

*image
not
available*



DOCUMENTS

RELATIFS AUX

CAMPAGNES EN FRANCE ET SUR LE RHIN,

PENDANT LES ANNÉES 1792 ET 1793,

Tirés des papiers militaires de S. M. le feu roi de Prusse Frédéric
Guillaume III,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

Par Paul MERAT,

Lieutenant au 24^e léger.

18 May. 1837
Volzgenich

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD,

LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
Rue Christine, 1.

—
1848

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

10. 10. 10

DOCUMENTS

RELATIFS AUX

CAMPAGNES DE 1792 ET 1793.

SOUS PRESSE.

Souvenirs de la Campagne de 1792, par Money, Maréchal de Camp, au service de France, traduits de l'Allemand. — Un vol. in-8°.

Verdun en 1792. (Extrait du journal de Verdun, — juin et juillet 1848).

Lettres critiques sur l'armée prussienne, traduites de l'Allemand par J. de Clanorie et Paul Mérat.

DOCUMENTS

RELATIFS AUX

CAMPAGNES EN FRANCE ET SUR LE RHIN,

PENDANT LES ANNÉES 1792 ET 1793,

Tirés des papiers militaires de S. M. le feu roi de Prusse Frédéric
Guillaume III,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

Par Paul MÉRAT,

Lieutenant au 24^e léger.

PARIS,

LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE

DE J. CORRÉARD,

LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
Rue Christine, 1.

—
1848.

ERRATA.

Page 53, ligne 3, *au lieu de*: Vicingohoff, *lisez* Vietinghoff.

Page 117, ligne 9, en remontant, *au lieu de*: quels, *lisez* qu'ils.

Page 130, ligne 17, *au lieu de*: Goetz, *lisez* Goetz.

Nota bene. Il nous est arrivé bien souvent de ne pas franciser le nom du duc de *Brunswick*, et d'écrire *Braunswceig*. Le lecteur devra donc se tenir pour averti et ne pas faire confusion de personnage.

TABLE DES MATIÈRES.

Errata	v
Avertissement de l'éditeur.	1
Avertissement de l'éditeur allemand.	3
Réminiscence de la campagne de France en 1792 . .	5
Journal de ma brigade ou du corps de réserve pendant la campagne sur le Rhin en 1793	96



Avertissement de l'Éditeur.

Le journal militaire hebdomadaire de Prusse (*Militair-Wochenblatt*), a publié en supplément à ses numéros de novembre et décembre 1846, des notes qui avaient été retrouvées dans les papiers du feu roi S. M. Frédéric Guillaume III (1). C'est ce mémoire dont nous publions aujourd'hui la traduction. On a autant que possible suivi mot pour mot le texte afin de rendre la pensée de l'éditeur allemand qui avait eu le bon esprit de ne rien changer aux notes du prince.

(1) Berlin, chez Ernst Siegfried Mittler, réunis en un cahier in-4°, numéroté de la page 147 à la page 184.

On verra , d'après la lecture de cette traduction , que ces reminiscences écrites pendant les loisirs de leur illustre auteur quelque temps après les campagnes qu'elles concernent, le furent autant d'après le souvenir que d'après des notes prises au jour le jour et au fur et à mesure des événements; ce n'était probablement que le canevas, que les sommaires d'un travail qui, malheureusement n'a pas été fait. — Afin de mieux faire comprendre quelles furent les notes primitives et quelles sont celles qui les complétèrent, le traducteur a fidèlement suivi le texte , en laissant au présent les verbes qui s'y trouvent en allemand , et employant le prétérit quand il l'a rencontré; il a préféré ce respect à une uniformité peut-être plus rationnelle, mais qui eût effacé les différences de rédaction.

Un instant, le traducteur avait songé à annoter le travail afin de le comparer aux autres documents déjà existant sur ces époques ou de le compléter par eux , mais il a cru devoir renoncer à cette idée , afin de conserver toute son originalité au texte. En agissant ainsi, nous espérons qu'il aura réussi à enrichir notre littérature militaire de précieux documents sur les campagnes de 1792 et 1793, en France et sur le Rhin, et en même temps qu'à faire comprendre, — autant que le permet la différence de génie des deux langues, — l'esprit de l'auteur et la nature de son style.

Avertissement de l'éditeur Allemand.

Les réminiscences suivantes de la campagne de 1792 en France et le journal de la brigade du prince royal dans la campagne du Rhin en 1793 , se sont trouvés, écrits de la main du monarque, dans les papiers militaires de feu S. M. le roi de Prusse Frédéric Guillaume III.

Leur importance pour l'histoire de ces guerres est suffisamment expliquée par leur contenu. Le lecteur verra qu'elles avaient été écrites en vue d'une rédaction postérieure ; il comprendra donc qu'elles n'ont été tracées que dans le but de se remémorer plus facilement les détails historiques et de ne perdre aucune des impressions éprouvées sur un sol étranger, à la première expédition militaire à laquelle assista l'illustre auteur.

Quand cela ne serait que pour se faire une juste idée d'un caractère historique d'une haute importance, que pour passer en revue les différentes phases de son développement, la rédaction de ces notes contribuera dignement à l'impartial jugement de l'histoire, en lui montrant, sous son vrai point de vue, la personne du noble rédacteur, avec les spontanités d'esprit, les réflexions, les pensées intimes, qu'il a

4 DOCUMENTS RELATIFS AUX CAMPAGNES , ETC.

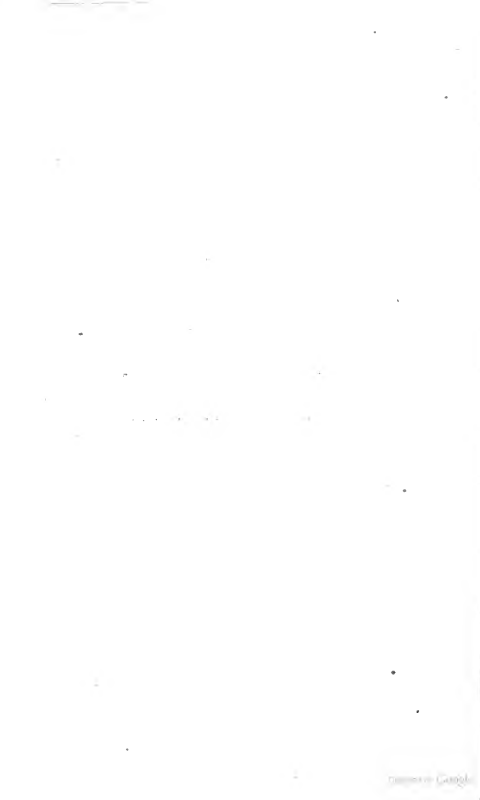
certainement apportées dans d'autres circonstances.

Enfin, dans ces pages tracées par un roi chéri, un précieux souvenir se trouve conservé pour l'ami de la patrie, par ces appréciations naïves , claires, nettes , philanthropiques des circonstances de la vie et de la guerre.

I.

REMINISCENCES
DE LA CAMPAGNE DE FRANCE ,

Depuis le 19 août jusqu'au 22 octobre 1899.



RÉMINISCENCES DE LA CAMPAGNE DE FRANCE

Depuis le 19 août jusqu'au 23 octobre 1792.

ENTRÉE EN FRANCE.

1792 — 19 août.

A 5 heures, l'armée abandonne l'étape de Beltemburg et s'avance en bon ordre. — La deuxième colonne doit être renforcée d'un parti de cavalerie. — Le temps se couvre, devient froid et menace de pluie. — Notre colonne passe à travers des villages qui sont encore passablement beaux. — Le général Courbière fait des remarques très judicieuses sur notre expédition; il trouve périlleux de faire invasion en France avec une aussi faible armée; il craint, il appréhende de ne point voir se réaliser toutes les promesses des émigrés, promesses si légèrement accueillies. — Dieu sait avec quel enthousiasme d'indignation chacun s'empresse de le condamner. — La frontière de France est encadrée sur son flanc droit d'une série de hauteurs qui ne sont pas sans importance; — parce qu'elles nous sont abandonnées, quelques-uns veulent en tirer des inductions favorables sur l'avenir de nos opérations, — moi,

cependant, je ne partage pas cette opinion. — Le premier village français que nous traversâmes est appuyé à ces hauteurs. — Je crois qu'il se nomme Rédange. — Les habitants demeurent renfermés dans leurs maisons pendant que nous traversons le pays. — Je ne voudrais pas affirmer que notre vue puisse leur être agréable; cependant tout le temps que dura le passage, ils furent laissés paisiblement chez eux; car autant que je pus m'en apercevoir aucune espèce de désordre ne fut commise par les nôtres. — Arrivée sur les hauteurs, l'armée se serre en masse comme à un rendez-vous général de toutes nos forces. — Le temps devient de plus en plus mauvais. — Un vent impétueux nous fouette la pluie à travers du visage. — Il semble que dès le début de la campagne, les éléments veuillent nous détourner de cette guerre. — On eût dit que l'armée avait compris ce signe; car il n'y avait pas longtemps que cela durait, que la cavalerie s'était formée en ligne et l'infanterie en colonne, toutes deux le front en arrière, ce qui faisait un étrange spectacle. — Nous restâmes arrêtés là pendant environ deux heures, parce que l'étape du jour n'était pas encore désignée. Pendant ce temps, le roi et le duc (1)

(1) Le duc de Brunswick, généralissime de l'expédition; il est toujours désigné par sa qualité nobiliaire.

(Note du traducteur.)

font une reconnaissance à cheval. — Ce matin même, le prince de Hohenlohe, avec une partie de l'avant-garde, a eu une affaire aux environs de Fontoi; il a repoussé l'ennemi et lui a fait quelques prisonniers. — L'armée est enfin dirigée sur l'étape de Tiercelet; à l'entrée de ce village, la première et la seconde colonne se croisent et se disputent le pas; le quartier général est à Brehain-la-Cour. — L'ordre nous est donné de chercher des abris dans les écuries et les étables des métairies; mais nous finissons par découvrir une espèce de chambre d'auberge où, suivant la coutume française, se trouvait une grande cheminée qui commençait au ras du plancher. — C'est là que nous préparons notre repas dans un grand chaudron que nous avons trouvé dans la maison, et que nous avons suspendu sur le feu. — Tout ce qui a pu entrer se serre autour du foyer, et l'ami Rieck s'empare sur le-champ du chaudron pour nous préparer à la hâte un potage bien chaud, dont l'effet ne peut être que très bon sur nos membres raidis de froid. — Ici tout le monde parle bien, et même en assez bon français.

Une seule chose nous gênait, c'était la présence de deux servantes de la maison, femmes communes de manière et d'un naturel très bavard; elles nous accablaient de questions: Pourquoi notre armée était elle venue en France? quel était notre but? étions-nous en grand nombre? etc., etc.; et sur chaque chose

elles ne laissaient pas de donner leur jugement, et de politiquer à leur façon. — Il me semble que l'originalité de ces questionneuses caractérise tout-à-fait l'esprit particulier de cette nation, en tout si distincte des autres. — Mais bientôt, nous entendons retentir des plaintes et des lamentations : les gens de Herzberg, qui avaient été envoyés pour faire de l'eau, avaient découvert une cave dans laquelle ils allaient pénétrer ; j'arrivai à temps, et je les renvoyai avec sévérité. Le comte de... arrive de l'avant-garde, la main toute enveloppée d'appareils ; il nous raconte l'affaire dans laquelle il a reçu sa blessure ; Dieu merci, elle n'est pas dangereuse ; je crois même qu'on eût pu se dispenser de la panser. — Nos hussards ne tardent pas à ramener les prisonniers qu'ils ont faits ; ce sont en grande partie des chasseurs à cheval ; presque tous ont reçu des blessures. L'un d'entre eux, qui avait la mâchoire inférieure toute ensanglantée me répondit, alors que je lui demandai comment cela lui était arrivé : « *Ils m'ont rasé un peu trop près* » (1). — Cette pensée ingénieuse, surtout venant d'un pauvre diable auquel les bons mots ne devaient pas être communs,

(1) En français, dans le texte ; toutes les fois que j'ai trouvé des mots français dans le texte, je les ai mis en italique et entre guillemets, afin de les faire retrouver par le lecteur.

(Note du traducteur).

a quelque chose de tout-à-fait français, que je ne puis me dispenser de mentionner ici. — La terre grasse et visqueuse sur laquelle est assis notre camp est tellement détrempée et amolie par la grande quantité de pluie qui a tombé depuis quelques jours, que l'on ne peut trouver une seule place un peu sèche. Bien que les tentes soient dressées, nos gens ne peuvent prendre de repos; ils ne peuvent pas même se coucher, car la terre est toute humide, et nous n'avons pas seulement de paille à leur donner.

30 août.

Le départ est différé par suite du retard que les mauvais chemins font éprouver aux voitures de provisions. — Le roi, à la tête de quelques bataillons et de quelques escadrons, prit les devants et gagna la prochaine étape. — Massacre de brebis et de pores au quartier de Brehain-la-Cour. — Ce qui resta de cette boucherie d'animaux servit plus tard dans les camps pour la nourriture des troupes. — Enfin on se met en route sur le soir. — Beau temps. — Marche par Villers-la-Montagne, beau village, grand, bien bâti et très peuplé. — On commence à apercevoir Longwy. — La deuxième colonne fait front vers la forteresse, la première, proche Procourt, fait front en dehors. — Le prince de Bade est à Mexy. — Sévère recom-

mandation à propos du pillage. — Cassation du colonel..... pour l'exemple. — Le roi campe derrière le bataillon de grenadiers de Vietinghoff.

21 août.

Le corps des Autrichiens, sous le commandement de Clerfait, campe entre Mexy et Cosnes, où était le quartier général. Les généraux impériaux se présentent au quartier général prussien. — Sommation de Longwy. — Le commandant refuse de rendre la place. — Marche du corps autrichien sur la Grandville. — Beauté de deux régiments de grenadiers hongrois. — Le général Clerfait est un bel homme, très entendu au métier militaire. — Il place les compagnies sans armes à leur place de bataille. — Je renouvelle connaissance avec le colonel Duvey, commandant des hussards d'Esterhazy, que j'avais rencontré il y a deux ans sur les frontières de Bohême. — Préparatifs de bombardement, un régiment de grenadiers hongrois se met en mouvement pour couvrir la batterie prussienne. — On prépare des fascines et des gabions. — Longwy est bombardé pendant la nuit par les Autrichiens qui se servent de mortiers de dix. — Le colonel de Tempelhoff. — Direction et distance irrégulière des bombes. — Presque toutes dépassaient le fort

et tombaient vers « *la basse ville* » ; cependant il n'y en eut qu'un petit nombre qui fit effet.

22 août.

On renouvelle les préparatifs de bombardement. — Deuxième sommation. — Bruit d'une capitulation prochaine.

23 août.

Le roi rend visite à son nouvel allié. — Réception au quartier des Autrichiens. — La troupe est « *en parade* » devant le camp. — Le roi passe à cheval devant le front des lignes qui lui rendent les hommages militaires dus à son rang. Le corps autrichien défile ensuite devant le roi en marchant vers la gauche. — La marche n'était ni belle ni régulière ; on peut dire même de beaucoup inférieure à la nôtre. — Belle musique guerrière. — Le prince cadet de Ligne marchait à la suite du quartier général autrichien en sa qualité de capitaine des hussards de Wurmster. Sa punition pour la part qu'il avait prise dans l'insurrection du Brabant. — La capitulation de la ville se règle enfin. — On accorde à la garnison la faculté de se retirer, mais les armes seront mises bas sur le glacis.

21 août.

Sortie de la garnison française par deux portes. Du côté des Prussiens défilent les troupes de ligne. — Le roi les voit défilér du côté de Mexy. — Le colonel du régiment d'Auvergne se jette dans l'eau de désespoir, et y trouve la mort. Le reste des hommes se conduit assez tranquillement et comme avec indifférence.

Pour prendre possession de Longwy, on envoya du côté des Prussiens le bataillon de grenadiers de Wolframsdorff, et du côté des Autrichiens le bataillon de la garde de Matthesen. — Plus tard on ne laissa dans la ville qu'un bataillon de fusiliers de Thadden. — Le roi traverse « *la basse ville* » pour se rendre dans la ville proprement dite. — Longwy est bâti avec régularité et convenablement fortifié. Il y a du côté de la « *basse ville* » une pente fort escarpée, et même tout-à-fait inaccessible. — On y trouve beaucoup de munitions. — Elles sont partagées entre les deux armées. — « *Le pain de munition* » était rond, moins grand, moins nutritif, mais plus blanc que le nôtre; il ne parut pas tout-à-fait convenir à nos gens.

Du 25 au 28 août.

Transport fait au moyen des attelages français et enlèvement des armes des villages d'alentour qu'en

passant nous faisons saisir dans les municipalités. — Nos hommes chargés des convois se coiffaient avec les bonnets de police des Français. — Pain mal cuit, fade et moisi. — Le général Courbière s'en plaint publiquement au duc pendant l'ordre, et en rapporte comme preuve un pain venant du bataillon de grenadiers de Vietinghoff. — Mécontentement du duc à propos de cet acte. — Le comte de Brühl est obligé, par suite de son mal de jambe, de se faire transporter à Chenières. — Pendant la nuit, nous sommes assaillis par une affreuse tempête qu'accompagne une pluie extrêmement violente. — Le camp est totalement inondé. — Les tentes sont renversées par le vent; la mienne ne résiste que grâce aux efforts de mes gens.

29 août.

L'armée se met en mouvement à peu près une heure plus tôt que la veille, parce que les tambours battent par erreur la générale pour le premier signal, et ne font le réveil qu'au second. — Le temps est beau, mais la terre est extrêmement détrempée par la pluie, et les chemins en deviennent mauvais. — La plupart des chemins sont des chemins de traverse. — Leur terre grasse et visqueuse s'attache si bien aux roues de nos canons qu'elles semblent n'en former qu'une masse.

— Contrées belles, fertiles, sans grands accidents de terrain. — Beaux villages; peu d'habitants visibles. — Nous campons à Mangienne, en laissant Châtillon-l'Abbaye sur la droite.

30 août.

Vivacité d'esprit des paysans français qui nous fournissent les chevaux de relais. — Entretien entre eux et le major de Schack sur la destinée de leur pays. — Saineté de leur jugement sur la situation présente. — Départ de l'armée. — Elle laisse Mangienne fortement à gauche, et vient retomber sur la grand'route de Verdun. — A l'entrée du bois, les bataillons se forment en colonne, font halte et passent l'inspection des fusils et des gibernes. — On croit généralement que ce sont des préparatifs pour une action prochaine. — Tant que le terrain le permet, on reste formé en colonne de route. — Marche forcée jusqu'à Verdun. — Une grande ardeur s'empare de la troupe, mais elle arrive bientôt à un tel point de paroxysme que ce n'est plus de l'ardeur guerrière, mais bien une fougue insupportable; presque tous les soldats abandonnent les rangs pour s'avancer isolément en maraudeurs. Jusqu'à la position de Verdun, on peut bien compter au moins le tiers de l'armée. — Comme le nombre des maraudeurs va toujours en augmentant, on en

est réduit à pousser la marche avec plus de vigueur. — Moi-même je vis un mousquetaire du régiment d'Herzberg, qui rendait le sang par la gorge. — On croit toujours que nous sommes sur le point d'en venir aux mains. — Depuis que la marche tire sur sa fin, nous ne cessons d'entendre gronder le canon de la place. — Auprès du hameau de la Grand'-Bras, l'armée s'arrête sur la route au milieu du plus grand désordre, et attend le tracé du camp. — La première idée est d'asseoir le camp sur les éminences qui entourent Verdun (côte Saint-Michel). Mais elle ne peut être exécutée, parce que la grosse artillerie de la ville foudroie ces hauteurs. — Retard de plusieurs heures occasionné par l'établissement du camp en arrière de cette éminence. — Beau point de vue de la côte Saint-Michel; Verdun est devant nous, dans un bas-fond presque entièrement entouré de vignobles. — C'est une ville assez considérable, ceinte de beaux remparts baignés par les flots de la Meuse. — Un peu plus à droite est la citadelle. — Marche isolée de chaque brigade à la place qu'elle doit occuper dans le camp. — Incertitude des miennes. — Aucun ne sait au juste quelle est sa destination. — Je suis obligé d'aller moi-même savoir où l'on nous placera. — Je trouve enfin Manstein qui m'indique à peu près notre emplacement : en première ligne entrent la deuxième

et la troisième brigade. — La position est prise suivant le cours des collines, sans toutefois s'y astreindre entièrement. — Les trainards rejoignirent sur le soir; ceux de Schœnfeld et de Budberg traversent le front de ma brigade. — Chaque régiment avait parmi eux près de la moitié de son effectif. — Plusieurs hommes succombèrent de faiblesse. — « C'est le diable qui a fait une telle étape », s'écriait un soldat. — Il ne faut compter sur aucun soulagement ni sur aucun rafraîchissement. — C'est ainsi que se termine cette marche si pénible, exécutée avec un emportement des plus dangereux. — Maintenant que la marche est achevée, il ne reste plus que le désordre! Que de peines, que de fatigues, que de maux de toutes espèces nous restent-ils à surmonter!

31 août.

Verdun est vainement sommé. — On se résout à bombarder la ville de deux côtés différents. — Vers le soir, rassemblement des travailleurs nécessaires pour l'établissement des tranchées et des batteries, sous l'escorte d'un bataillon de grenadiers (régiment du duc de Braunschweig), en deçà des vignobles, devant Belleville. -- Dès que la nuit commence à tomber, des hommes commandés partent au milieu d'un silence solennel, franchissent les vignobles et se rendent à la place destinée à l'établissement des batteries

d'attaque. — Il y avait environ une heure que j'étais rentré dans ma tente pour dîner, quand s'ouvre une forte fusillade qui dure plusieurs minutes en éclairant tout l'horizon du côté de Verdun. — Conjecturant que quelque fâcheux incident était venu troubler nos travailleurs, on envoie Jagow, afin de savoir ce qu'il en est. — Ce n'est qu'une patrouille des chasseurs du major Spitznass (cantonné à Belleville), dans laquelle se trouvait, dit-on, le prince Louis-Ferdinand, et qui s'était approchée un peu trop près des ouvrages de la place; la garnison s'alarmant de sa présence, ouvrit le feu de toutes parts et sans autre motif. — Le premier plan est changé : les batteries, au lieu d'être établies au-delà des hauteurs et sur le penchant des vignobles, sont définitivement placées sur la crête de la côte Saint-Michel, tout près, mais en arrière de ces mêmes vignobles.

1^{er} septembre.

Le bombardement commence après minuit. — Il est également ouvert par le corps du général Kalkreuth, campé au-delà de la Meuse, aux vignobles proche Glorieux. — Pour la facilité de nos communications, un pont est établi auprès de la Grand'-Bras. — Notre feu ne fait pas grand effet; aussi est-il arrêté. — Arrivée du roi à la batterie environ une heure avant le

jour. — Le feu recommence. — Verdun s'enflamme en quelques endroits ; la batterie, sise au-delà de la Meuse étant plus rapprochée de la citadelle que nous de la ville, peut agir avec plus d'efficacité. — Nos mortiers de dix pouces n'atteignent pas ; les obusiers seuls portent sur la ville et font quelques ravages. — Du côté de la ville, le feu n'est pas rendu avec grande vivacité ; leur artillerie peut à peine atteindre nos hauteurs : aussi ne nous font-ils pas le moindre mal. — Dès qu'il fit jour, le roi se plaça à main gauche, derrière la batterie, entouré d'un nombreux état-major à cheval ; il paraît que ce groupe fut remarqué des artilleurs français, car quelques instants après un boulet de 24 venait labourer la terre à vingt ou trente pas du roi, et couvrait de poussière le général Lotum, qui marchait à pied quelques pas plus près des vignobles. Le duc ne croit pas à la prompte reddition de Verdun. — Nous n'avons pas d'artillerie de siège. — Verdun est trop bien fortifié pour pouvoir être enlevé par un « *coup de main* », sans une perte immense d'hommes. — Embarras du duc. — Il confère sur ces circonstances avec Lindner et Turpin. — Le commandant de la place est sommé pour la seconde fois ; on lui accorde 24 heures de réflexion. — Dans l'après-dîner, une conversation s'engage par l'effet du hasard dans la tente du roi, entre le duc de Brunswick, le prince de Nassau, le général Lambert et d'autres

émigrés sur notre situation politique et militaire. Le duc leur reproche avec beaucoup de sévérité tout ce qu'ils avaient dit de la facilité d'une expédition en France; il leur demande ce qu'il en est advenu de toutes les promesses qu'ils ont faites, où en sont leurs intelligences dans le pays, que sont devenues les bonnes intentions des commandants des places, ce que l'on devait attendre du mécontentement des troupes contre la nouvelle constitution, et des sentiments royalistes de la plus grande partie de la nation. — S'ils n'avaient trompé le roi de leurs espérances mal fondées, s'ils n'avaient peint l'expédition comme tout-à-fait sans le moindre danger, il n'aurait jamais songé à s'avancer si avant dans le pays, en commettant la faute de laisser en arrière de lui, ou même sur ses flancs, des places de la plus grande importance. — La conversation dura sur ce ton environ une demi-heure, pendant laquelle le duc parla avec beaucoup de fermeté et de sens, et leur fit entendre de rudes vérités. — Comme il s'était laissé entraîner à son discours, et qu'il avait élevé la voix, plusieurs de ceux qui étaient en dehors la tente purent entendre ce qu'il disait, et se réjouir de bon cœur de ce qu'enfin il fut fait justice de ces émigrés.

2 septembre.

Vers midi, arrivée au quartier général d'un lieute-

nant-colonel accompagné d'un trompette; tous deux, suivant les usages de la guerre, ont les yeux bandés. — Il apporte les articles de la capitulation proposés par le commandant, articles par lesquels la garnison restera libre, sortira de la ville en emportant ses armes, l'abandonnera le plutôt possible, le soir même si la chose est faisable, et la remettra entre les mains du roi. — Le général Kalkreuth reçoit l'ordre de se rendre à l'instant même à Verdun pour y régler les détails de la capitulation, de la prise de possession et du départ de la garnison française. — Mon frère et moi, nous demandons à S. M. la permission d'accompagner Kalkreuth. — Il nous l'accorde, mais sous la condition que nous garderons l'incognito. — Nos décorations et nos insignes sont décousus à la hâte; je passe ma redingote et je pars avec le général comme faisant partie de son état-major. — Quand nous arrivons à la porte Saint-Michel (aussi appelée Porte-Chaussée), nous la trouvons fermée; presque au même moment que nous arrivent les troupes destinées à entrer en ville, les grenadiers du duc de Braunschweig et le premier bataillon du régiment de Hohenlohe, auquel se sont joints un grand nombre d'officiers du corps du général Hohenlohe. — Le général Kalkreuth se fait reconnaître; lui et sa suite sont autorisés à entrer et la porte se referme sur eux. Le général, se dirigeant droit sur l'hôtel-de-ville, passe au milieu des habitants

et des troupes françaises, presque toutes gardes nationales, déjà rassemblées pour le départ. — Il est accueilli partout avec respect. — Les troupes, qui étaient déjà sous les armes et parmi lesquelles se trouvaient des hommes qui avaient embrochés des pains dans leur baïonnette, lui présentèrent presque toutes les armes; leur tenue d'ailleurs était calme et tranquille. — A l'hôtel-de-ville se trouvait la municipalité rassemblée par le commandant provisoire (celui qui était investi du commandement, Beaurepaire, s'était brûlé la cervelle dans un moment de désespoir). En outre, nous y trouvâmes aussi les chefs des différents corps, ainsi que leurs adjudants, tous gens intéressés aux arrangements que l'on allait prendre. — Le général Kalkreuth leur exposa l'objet de sa mission. — Il prend place, ainsi que les personnes ayant voix délibérative, autour de la grande table des séances, afin de rédiger les conditions dont j'ai parlé ci-dessus. — Il est facile de lire beaucoup d'inquiétude dans les esprits, d'abattement et de douleur sur les visages; chacun veut parler; chacun a quelque chose à faire observer; le général Kalkreuth cherche, avec politesse et sang-froid, à restreindre à un petit nombre « *les votes décisives* » (1); il y parvient enfin au bout d'une heure

(1) En français et ainsi dans le texte.

(Note du traducteur.)

de discussion. — Sitôt que le départ de la garnison fut réglé, point sur lequel était basée la capitulation tout entière, la chose reçut sur-le-champ un commencement d'exécution et les troupes françaises abandonnèrent la ville en se retirant par la porte de France. Les nôtres entrèrent en même temps et occupèrent les principaux points de la ville. — Pendant la conclusion du traité, comme tout le monde allait et venait sans difficulté, je parlai à plusieurs personnes qui se trouvaient là, et je trouvai dans leur conversation matière à remarquer le caractère original de la nation. — Entre autres un jeune officier s'approche en souriant de mon frère et lui dit : « *Ah! vous êtes sûrement un prince, on les reconnoît bien à cette marque* (1). » Il lui montrait la place où la marque des décorations était visible sur le vieux collet qu'il portait. — Nous abandonnons l'hôtel-de-ville et nous allons, accompagnés du duc de Weimar et de plusieurs autres officiers, parcourir la ville. — La marche à cheval est très difficile, les rues ayant été dépavées à cause du bombardement. — Grand nombre de rues étroites et irrégulières. — Point de bâtiments remarquables. — En général la ville, qui est assez considérable, est bâtie suivant les anciennes modes. —

(1) Egalement en français dans le texte.

(Note du traducteur.)

Comme nous passions par la rue qui conduit à la citadelle, une jeune et très jolie demoiselle, fort bien mise, sort d'une maison, s'avance vers nous, me donne la main avec beaucoup d'affabilité et me dit que les Prussiens sont les bienvenus. — Chacun ne peut pas se vanter d'un tel accueil, bien que le plus grand nombre des habitants semblent faire *« bonne mine à mauvais jeu. »* — Arbre de la liberté renversé sur la place devant la citadelle. Je demande à un grenadier du duc de Braunschweig, qui était de faction à la porte de la citadelle, ce que l'on avait fait du bonnet de la liberté? « Voilà la marotte, » répondit-il en souriant et en montrant derrière lui un bonnet de fer-blanc haut d'environ trois pieds et peint en rouge. — La citadelle dans laquelle se trouve un arsenal et quelques autres maisons destinées à renfermer des provisions, n'est, dans l'état actuel, guère susceptible de défense. La ville elle-même, quoiqu'elle soit également fortifiée, est d'un trop grand périmètre, pour pouvoir se défendre longtemps. — Le duc de Weimar, auquel la réputation des liqueurs et des dragées de Verdun était bien connue, s'informe de la boutique où l'on peut trouver les meilleures. — On nous conduit chez un marchand nommé Liroux, demeurant au coin d'une petite place; cet homme nous reçoit très poliment et ne manque pas de nous servir de son mieux. — Lorsqu'il commençait à faire nuit,

notre collation fut interrompue par un bien triste spectacle : la maison d'en face était habitée par une jeune personne, parente du défunt commandant; on lui avait caché l'événement jusqu'à cet instant, mais maintenant il fallut le lui apprendre; elle en fut si terriblement affectée, qu'elle tomba étendue à terre en proie aux attaques de nerfs et aux convulsions les plus violentes; on ne put l'emporter qu'avec la plus grande peine. — Un fort détachement du bataillon de fusiliers-légats traverse la ville sous le commandement du capitaine de Haas; il est destiné à une expédition secrète sur Varennes. — Nous sortons à cheval par la Porte-Chaussée et nous rentrons heureusement au camp. — Il n'en fut pas de même du comte de Henkel, lieutenant dans les hussards de Kœhler, qui fut assassiné dans le faubourg. — Pendant la nuit, il y eut beaucoup d'alertes dans la ville; elles étaient principalement occasionnées par certains gardes nationaux restés en arrière; avant notre arrivée, ils s'étaient emparés, avec l'aide de leurs camarades, de provisions de toutes espèces, et maintenant qu'ils étaient ivres, ils passaient la nuit à courir par les rues en y faisant grand tumulte. — Aussi les deux bataillons qui occupaient la ville durent-ils rester toute la nuit sous les armes, afin d'y maintenir l'ordre et le repos.

3 septembre.

Le roi, ayant monté à cheval, se rendit dans l'après-midi à Verdun, pour visiter la ville et ses fortifications; je m'y rendis après lui et le trouvai à la citadelle où le commandant des hussards d'Eben amena Georges, le maire de Varennes. — Le détachement qui l'avait saisi et qui était composé de hussards et de fusiliers, avait ordre non-seulement de s'en emparer, mais aussi du maître de poste qui avait principalement concouru à l'arrestation de Louis XVI dans sa fuite à Varennes. — Le maître de poste s'était échappé. — Le général Courbière est nommé gouverneur de Verdun et chargé d'y maintenir l'ordre. — Toutes les armes que les habitants possèdent sont déposées à la citadelle, sous menace d'un châtiment sévère; il est également ordonné de remplacer par des cocardes blanches, toutes les cocardes tricolores.

5 septembre.

L'armée passe la Meuse en deçà de Verdun sur des ponts construits par des pontonniers et vient camper au-delà de la ville, sur les hauteurs de Glorieux et de Regret, où le roi avait déjà établi son quartier-géné-

ral. — Le duc établit le sien à Glorieux. — La garnison est relevée; les grenadiers et le 2^e bataillon de Wolframmsdorff entrent en ville. — Les provisions laissées par les Français furent distribuées aux hommes.

La veille, avant que nous ne changions de position, plusieurs personnes de Verdun arrivèrent pour examiner notre camp. — Je rencontrai, entre autres, sur la grand'route, une société de dames fort bien vêtues; quelques-unes étaient âgées, mais elles avaient eu soin de se faire accompagner par quelques visages jolis, agréables à voir, qui, loin d'être repoussants, attiraient au contraire de tout leur attrait intéressant. — Je les abordai avec beaucoup de politesse; elles me répondirent de même; et je les accompagnai à pied en me tenant à une certaine distance, conduisant mon cheval par la bride. — Leur conversation me plaisait infiniment, mais l'une d'entre elles me captiva surtout, et j'appris que parmi ces vieilles dames se trouvait sa mère. — Avant de prendre congé d'elles je demandai à celle-ci, la permission d'aller parfois lui présenter mes hommages; elle accepta volontiers et m'y invita même; j'en ai souvent profité pendant que nous étions près de Verdun, et presque tous les jours j'ai passé des heures bien agréables dans leur maison. — Madame Morlan, c'est ainsi, si je ne me trompe, que s'appelait cette dame, demeurait avec ses deux charmantes demois-

selles dans « *la rue des Belles-Vierges*, » autant que je puis m'en rappeler, dans une petite maison d'assez mauvaise apparence. L'ainée des deux sœurs, madame La Platière, était établie à Paris et n'était venue à Verdun que pour rendre visite à sa mère; elle eut la bonté, la veille de notre départ, de nous donner l'adresse de son domicile à Paris; mais je désirais déjà que nous ne fussions jamais en mesure d'en faire usage. La sœur cadette, blonde jeune fille de 17 à 18 ans, sans être ce qu'on appelle jolie, avait quelque chose de très agréable dans l'expression de la physionomie et paraissait être d'un caractère doux, sensible et aimable. Avant mon départ de Verdun, je reçus d'elle quelques monnaies de cuivre, nouvellement alors en usage; je les ai conservées en mémoire d'elle, parce que son souvenir m'offre toujours de l'intérêt; maintenant encore, je ne pense jamais à ce temps sans éprouver à la fois du plaisir et de la reconnaissance. — Qui sait ce qu'elle est devenue, elle et sa famille?

Du 6 au 10 septembre.

Le roi, le duc et le prince de Hohenlohe s'en vont à la découverte du côté de Clermont; ils n'emmenent avec eux que ceux qui ont été expressément commandés. — Plusieurs personnes de Verdun vien-

nent à Regret pour présenter leurs hommages au roi ; c'est dans ce but que s'y trouve ma charmante connaissance, accompagnée de sa mère ; mais comme l'attente durait depuis longtemps et qu'il faisait très chaud , la jeune personne fut indisposée à ce point qu'il devint nécessaire de la transporter dans une maison pour la faire revenir à elle. — Le roi est enfin de retour. — Un « *Vive le Roi* » de commande le reçoit à son arrivée , probablement le dernier qui de long-temps fut crié en ces lieux. — Les princes français viennent à Verdun ; des fenêtres de Madame Morlan , je vois MONSIEUR faire son entrée avec plusieurs voitures, sans que cela ait l'air de produire une grande sensation. — A Longwy, il avait, dit-on, fait une entrée solennelle, monté sur un vieux cheval blanc et tenant entre ses mains un rameau d'olivier.

Le 8 , le corps des Hessois arrive près de la Grand'Bras sur les midi. — Le Landgrave et ses neveux arrivent au quartier de Regret. — Le comte de Brühl est obligé de rester à Verdun à cause de son pied ; je lui rends visite à son quartier dans la « *basseville* ». — Le comte de Schulenburg reste également en arrière pour cause de santé. — Souper chez le prince de Nassau , dans la maison d'un abbé du pays. — Je ne m'y trouve que parmi les émigrés , et par cela même très peu à ma place. — Une autre fois Sombreuil me prie de lui rendre visite, afin qu'il ait

occasion de me présenter à son hôtesse. — Je pense trouver quelque chose d'intéressant, et je suis reçu par une femme d'âge et vêtue à l'antique. — Comme de juste je ne tarde pas à prendre congé, — je visite la belle église-cathédrale. — L'ambulance est établie dans une grande caserne. — Son aspect est triste et dégoûtant. — La dysenterie continue ses ravages. — Que le reproche de nous être trop long-temps arrêtés sous Verdun soit fondé ou ne le soit pas, la réunion de la grande armée de Dumouriez ne peut s'effectuer qu'avec peine. — Il n'est pas dans mon idée d'examiner s'il eût été préférable que nous nous fussions emparés sur le champ des passages de l'Argonne à Ste.-Menehould, et de dire quel est mon avis à ce sujet. — D'autres ont, Dieu merci, assez écrit, assez discuté sur ce point. — Ces notes-ci sont toutes pour moi ; elles ne pourront guère intéresser personne autre, car elles sont uniquement destinées à me rappeler ce qui m'est arrivé à moi seul.

Le 10 au soir, entre 7 et 8, les généraux et les officiers d'état-major se réunirent à Regret pour recevoir l'ordre du départ pour le lendemain ; comme le duc était très pressé, il arriva encore plus tard qu'il n'en avait reçu l'ordre, et c'est dans une grange, presque en pleine obscurité, car nous n'étions éclairés que par une pauvre chandelle, qu'il nous dicta les dispositions de la marche, que nous griffonnâmes à tout hasard.

11 septembre.

Marche de l'armée par une effroyable tempête pour la couchée de Montfaucon ou de Malancourt. — L'eau qui est tombée depuis plusieurs jours a délayé toute la surface du sol ; aussi les chemins sont-ils tout abîmés et partant très-fatigants. — Les deux colonnes se rencontrent sur la grand'route. — Aspect pitoyable des princes français mouillés jusqu'aux os et suivant le roi à cheval.

Le général Kinitz conduit notre colonne d'une manière indolente. — Son aide-de-camp, le lieutenant Kospoth, aussi peu actif que lui, reçoit mission de reconnaître les chemins ; mais comme il hésitait à reconnaître la grand'route, le duc entre en colère et s'élance au galop à travers champ, en l'emmenant avec lui — L'aile droite de ma brigade campe à Montfaucon, petit hameau sur une colline. — Le quartier général s'établit à Malancourt. — Scène comique entre les généraux Budberg et Norrmann ; tous deux n'étaient pas des plus fins. — Leur dispute. — Les équipages et les voitures de vivres passent toute la journée en route ; les derniers n'arrivent que le lendemain, 12 septembre, vers midi ; ce qui fait que l'armée ne peut se mettre en route que passé midi.

12 septembre.

Arrivée inattendue du colonel anglais St.-Léger. —

Longue halte occasionnée par l'obligation où nous nous trouvâmes de laisser passer toute la cavalerie ainsi que les équipages du roi. — En passant à Montfaucon, auprès d'un puits, je prie un paysan de me donner un verre d'eau; mais il court dans sa maison et me rapporte un verre d'hydromel. — Comme je ne connaissais pas cette boisson et que je lui demandai ce que c'était, il la goûta devant moi et me présenta ensuite le verre, que je bus en le remerciant beaucoup de sa bonté. — Beau temps; cependant les chemins, surtout dans les villages, sont encore très mauvais. — Les deux colonnes sont obligées de passer par Remagne, village parfaitement bien bâti. — Le passage s'effectue sans encombre. — La première colonne se dirige directement sur Landres. — Jusqu'à ce que la cavalerie eût gagné du terrain, ma brigade fut obligée de faire un détour d'autant plus long que nous n'avions pas de guide. — Le mauvais temps recommence. — Je rencontre en plein champ un chasseur qui accourt me prévenir que le duc avait donné l'ordre que ma brigade campât là où je me trouvais. — Je ne crus pas devoir ajouter foi à ses paroles et je fis bien, parce que, ainsi que je l'appris ensuite, c'était une erreur de cet homme; le duc entra dans une violente colère contre lui. — Bientôt après, un officier de

brigade vint à moi avec la garde des fourriers afin de dresser mon camp, à l'emplacement duquel il voulut me conduire. — Pendant ce temps le ciel s'était obscurci, ce ne fut qu'avec la plus grande peine que je pus maintenir la réunion dans ma brigade. — Enfin nous aperçûmes les feux des gardes : mon officier se désorienta dans l'obscurité et ne trouva plus son chemin. — Que faire? A notre gauche nous apercevions toujours les feux des grand'gardes. — A côté du chemin coule un petit ruisseau de 10 à 12 pas de large, dont les bords sont assez escarpés. — Je fis faire halte, et pris la résolution de traverser l'eau qui m'allait jusqu'aux étriers. — Comme j'arrivais au premier feu, je reconnus qu'il appartenait à un petit poste avancé du régiment de Thadden, mais personne ne put rien me dire sur l'emplacement de mes tentes. — Je me dirige alors vers un autre feu qui se trouvait derrière nous, il appartenait au régiment de dragons de Norrmann; je reconnus le capitaine Groeber et l'interrogeai, mais lui non plus ne put rien me dire. — Cependant comme cet emplacement ne pouvait être éloigné, je pris le parti de faire passer le ruisseau à ma brigade, ce qui s'exécuta du mieux que l'on put, en l'absence d'un meilleur passage. — Je fis halte auprès de la garde d'étendard de Norrmann, et les hommes se couchèrent; moi-même je m'accroupis patiemment auprès du feu des

gardes, et j'entendis les dragons se raconter l'affaire qui, le jour même s'était passée à l'avant-garde. — Enfin, après nous avoir fait attendre une demi-heure, je vis revenir mon officier; il avait erré çà et là et avait enfin retrouvé la place; il venait nous y conduire. — Heureusement qu'elle n'était éloignée de nous que d'environ 200 pas; nous y voilà enfin, mais sans nos tentes qui n'arrivèrent que longtemps après. — On allume les feux et l'on se repose du mieux que l'on peut. — Mais il ne tarde pas à s'élever un vent impétueux entremêlé de pluie, de façon que lorsque les tentes arrivèrent, il fut impossible de dresser les plus grandes. — Je me glissai sous une de celles qu'on put élever, et j'y passai la nuit.

13 septembre.

Midi arriva avant que les voitures de l'armée pussent atteindre le camp. — Comme la terre était extraordinairement détrempée, on fut obligé, pour les faire avancer, de déblayer la route, tant sur les derrières que devant le front de bataille. — Le quartier général à Landres, — charmante maison de campagne, avec un jardin magnifique et une superbe allée de peupliers que malheureusement nos soldats abattirent presque entièrement. — Nous sommes en face

de l'armée de Dumouriez qui était stationnée près Saint-Juvin et Grandpré.

14 septembre.

Petite affaire de Boulton-au-Bois, livrée par le corps de Clerfayt qui se trouvait à la droite. — Le prince Charles de Ligne reste près de la Croix-au-Bois. — Violente scène au quartier général entre Tempelhoff et Guionneau. — Tempelhoff se tint pour outragé : il crut que l'on voulait lui chercher querelle ; de là vint qu'il était tout hors de lui, car c'est un homme très violent et très emporté. — Dans l'après-midi j'établis la chaîne de nos avant-postes de cavalerie. — Le prince Louis Ferdinand cherche à enlever quelques vedettes ennemies, et, dans ce but, fait avancer quelques unes des nôtres ; mais le lieutenant Puttkammer, du régiment de Weimar, dont les avant-postes étaient à notre droite s'en étant aperçu, s'avance avec quelques hommes, afin de soutenir le mouvement et cherche à faire retourner le prince. — Un poste ennemi d'infanterie, d'environ trente hommes, qui était embusqué dans un petit bois au-delà d'un profond ravin, près de la forge d'Alipont, s'avance sur notre flanc, aussitôt qu'il aperçoit l'arrivée de ce secours et nous envoie un feu de peloton d'environ 800 pas, après quoi il rentre dans son petit bois. — Pendant que je prolonge la chaîne de nos avant-postes, je m'aperçois que du côté

de Saint-Juvin les affaires commencent à chauffer. — Les vedettes ennemies étaient remontées à cheval et s'avançaient de plus en plus du côté de Saint-Juvin, de façon que les nôtres furent obligés d'en faire autant; alors les « *chasseurs à cheval* » français et les hussards de Këehler commencèrent à tirailler les uns contre les autres, ce qui dura jusqu'au moment où la nuit se mit à tomber. — Ce qui nous frappa le plus, c'est que les chasseurs tiraient avec leurs carabines à la distance de 7 à 800 pas, et que, pour faire feu, ils descendaient habituellement de cheval. — On remarqua distinctement beaucoup de mouvement au petit cantonnement établi derrière Saint-Juvin où « *la légion infernale* » formait comme un avant-poste; il sembla que l'on s'y disposait à partir, et, en effet, nos prévisions ne tardèrent pas à se réaliser, car toute l'armée ennemie se retira pendant la nuit.

15 septembre.

Au matin, le prince de Hohenlohe poursuivit, avec une partie de l'avant-garde, jusque par delà Grand-Pré, l'armée française qui continuait à rétrograder. — Si toute l'avant-garde avait été engagée et que notre armée fût accourue la soutenir, cette journée eût pu devenir très décisive pour nous; le roi lui-même était allé trouver le prince de Hohenlohe;

aussi ne revint-il que fort tard à Landres, ainsi que le duc, qui l'avait accompagné. — Nous avions fait de grand matin bon nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait tout un poste détaché d'environ 100 hommes que les Français avaient négligé de retirer et qui dut mettre bas les armes; on les conduisit au quartier général, où ils furent obligés d'attendre pendant fort longtemps le retour du roi. — Parmi eux se trouvaient beaucoup d'Alsaciens des régiments Allemands de France et aussi des « *volontaires nationaux* » pour la plupart jeunes et très bien élevés. — Je causais beaucoup avec eux et cherchais à en engager quelques-uns dans mon régiment, mais je ne réussis qu'auprès d'un seul, nommé Jean Schwaller, qui fut immédiatement déclaré libre, passa quelques instants après son acte d'engagement et se trouve encore présent au drapeau.

16, 17 et 18 septembre.

Nous restons encore deux jours au camp de Landres. — Enfin l'armée se remet en marche. — La première colonne dont faisait partie ma brigade passa par Saint-Juvin et Grand-Pré. Dans ces lieux, tout était dévasté, et, comme on avait pillé avec beaucoup d'acharnement, on ne voyait pas un seul habitant. — Notre ambulance fut établie au château de Grand-Pré. — Ce

château qui avait probablement appartenu à un noble, paraissait comme appuyé contre une éminence et être très favorablement situé; nous le laissâmes à notre droite. — Nous passâmes l'Aisne à Mouron, sur un pont jeté par nos pontonniers et nous gagnâmes l'étape de Montchentin. Dans le régiment de Brunswick il y avait quelques hommes qui, si j'ai bonne mémoire, furent accusés d'avoir tiré sur nos gens; on les condamna à passer plusieurs fois par les baguettes. — Le mot d'ordre ne fut donné que vers le soir au quartier général à Vaux-lès-Mouron.

19 septembre.

L'armée était déjà en route avant cinq heures du matin; elle s'avança jusqu'à Massiges où les colonnes durent s'arrêter pour attendre de nouveaux ordres. — Le temps était clair et serein; mais ma santé n'était plus aussi bonne qu'auparavant, je commençais à souffrir un peu de la diarrhée. — On n'avait que des rapports incomplets sur la position de l'ennemi, et la plus grande incertitude régnait sur ses mouvements; aussi fut-on obligé de laisser fort longtemps reposer l'armée, pendant que le duc faisait lui-même une reconnaissance. — De la hauteur en deça de Massiges, près de Vienne-la-Ville, on crut remarquer un gros de cavalerie ennemie qui semblait se retirer. — Je vis bien

quelque chose, mais non pas assez distinctement pour en pouvoir juger. — En général, nous passâmes toute la journée dans une grande incertitude. Nous étions tout près du cantonnement, et cependant il fallut attendre près de deux heures avant d'y entrer. — Enfin je m'y rendis, mais non par le chemin qui avait été désigné; pourvu que j'y'entrasse, peu m'importait, à moi, de quel côté, mais il n'en était pas ainsi du lieutenant-colonel Grawert. — Aussitôt que nous y fûmes arrivés, on envoya des hommes faire l'eau et les vivres, afin de pouvoir manger la soupe le plus tôt possible. — Pour moi, je me fis apprêter mon repas sur le champ. — Nous reçûmes du quartier général l'ordre de nous tenir prêts à nous remettre en route à trois heures de l'après midi. — Ma destination était changée; maintenant je devais rejoindre, avec ma brigade, le corps de Kalkreuth qui nous laissait en arrière, à droite; mais comme il devait passer près de notre camp, je pouvais, à ma volonté, l'attendre pour me joindre à lui au passage. — Kalkreuth partit plus tôt qu'il n'en avait reçu l'ordre; il s'avança avec beaucoup de rapidité, laissant notre camp beaucoup plus sur la droite qu'on ne me l'avait dit; je ne fus prévenu que fort tard de ce mouvement, de façon je dus avancer à pas redoublés. — Tous les hommes portaient l'estomac vide, moi seul j'avais eu le temps de manger un morceau. — Il ne fallait pas penser à la soupe, car

les hommes que nous avions envoyés à la corvée, n'étaient pas encore revenus des villages ; leurs camarades furent donc obligés de porter leurs fusils et leurs sacs. Heureusement, ils nous rejoignirent pendant que nous étions en route ; mais ces pauvres gens furent obligés de jeter tout ce qu'ils avaient apporté et de reprendre leurs places dans le rang. — Tout notre bagage dut rester en arrière à Maisons-de-Champagne. — Moi-même je ne gardai personne avec moi, si ce n'est mon valet de chambre Schulze, mais sans un seul cheval de rechange. — Nous nous trouvons enfin dans les vastes plaines crayeuses de la Champagne ; on n'y voit peu de villages, point de bois et très peu de différences dans les sinuosités du terrain. — La promptitude de notre départ provenait de la nouvelle (qui plus tard fut trouvée fausse) du départ de la grande armée française et sur le bruit qui courait alors qu'elle se dirigeait sur Châlons. — C'est aussi pour cela qu'on envoyait un renfort au général Kalkreuth, dont la mission devait être de leur couper le chemin et de les attaquer. — Ma brigade avançait rapidement sur les hauteurs, et comme nous avions toujours en vue le corps de Kalkreuth, nous cherchions, autant que possible, à marcher droit sur lui à travers champs, ce à quoi nous réussîmes, car les blés étaient coupés et le terrain convenablement sec. — Le général Kalkreuth avait laissé en arrière environ 40 chevaux du

régiment de dragons de Bayreuth, qui devaient attendre ma brigade, pour la conduire. — Comme il n'y avait nul obstacle, et que nous n'avions pas de défilé à passer, ils restaient toujours à 12 ou 1400 pas devant nous. — Quelque chose de curieux pour moi fut la vue d'une petite maison, sise auprès d'un moulin à vent que nous laissâmes de côté; cette maison était entièrement bâtie de pierres à chaux. — Un officier de Berch, que la curiosité avait attiré de ce côté, tomba avec son cheval dans un fossé très étroit qui se trouvait au milieu des champs; il y était serré comme dans une boîte, et, se trouvant seul, ne savait comment faire pour s'en retirer, jusqu'à ce qu'enfin je fusse descendu de cheval et lui eusse porté secours. — Non loin de Somme-Suippe, le général Kalkreuth fait arrêter la brigade de Vientinghoff, afin d'attendre la mienne. — Lui-même s'était avancé un peu plus loin, avec le régiment de Bayreuth et le faisait marcher derrière un pli de terrain. — Tout-à-coup la nouvelle se répand que l'ennemi était visible derrière Somme-Suippe, et même dans ce village; aussitôt il fit marcher le régiment vers la droite, afin de s'en assurer et envoya l'ordre à l'infanterie d'arrêter sa marche; mais ce n'était qu'un faux bruit, on ne voyait ni n'entendait aucun ennemi. Nous n'aperçûmes que trois hommes assez âgés, revêtus de l'uniforme de gardes nationaux, mais sans armes, et que

l'on nous ramena de ce village. — Comme la nuit approchait, le général Kalkreuth fit marcher les deux brigades l'une derrière l'autre, sous le pli de terrain; là, il fit former les faisceaux et bivouaquer les hommes. — Lui-même, mon frère et moi, ainsi que tous ceux qui nous appartenaient, nous prîmes possession d'une maison de meunier qui était toute neuve et très commodément située pour nous; là, on nous alluma un bon feu de cheminée et l'on nous prépara une couche de paille, grâce aux hussards du premier bataillon d'Eben qui étaient campés près de notre maisonnette et avaient trouvé le moyen de s'en procurer de fort belle; on nous apporta du rôti froid, du pain, du vin, ce que l'on put trouver de mieux, et nous nous rassasiâmes tout à notre aise. — Quand il fit nuit, tout le monde s'étendit sur la paille, dans la même chambre, et chacun s'endormit du mieux qu'il put. — L'enseigne Turbenheim, du régiment de Bayreuth, qui était officier d'ordonnance du général, s'était couché à côté de moi, mais pendant son sommeil, il ne faisait que se remuer et se rapprocher de moi, tant et si bien qu'à la fin il était à moitié couché sur moi; aussi, je ne puis nier que je n'ai été fort content quand le jour commença à poindre, bien que je n'eusse goûté, pour ainsi dire, aucun repos. — La grande armée, de son côté, avait passé par Warge-Moulin et atteint Somme-Tourbe, où elle bi-

vouaqua ainsi que nous. — Pendant la nuit, le temps avait changé et était revenu à la pluie et au vent.

30 septembre.

A peu près vers les cinq heures du matin, le capitaine Goertzke vint nous apporter l'ordre de nous rendre, par un chemin situé à notre droite, au village de Somme-Tourbe, où toute l'armée devait se rassembler. — Ma brigade fut placée en tête, parce que je devais faire partie de la seconde ligne; celle de Vientinghoff reçut une autre destination. — Le général Clerfait qui était encore en arrière de notre armée devait nous rejoindre, mais il n'arriva, par différents motifs, que fort avant dans la soirée. — Durant la nuit, Somme-Suippe avait été complètement pillé; au matin, l'on pouvait voir toutes sortes d'objets en possession des nôtres; entre autres, je me souviens d'un fusilier de Berch qui s'était drapé dans une vieille couverture piquée. — Comme le temps était extrêmement couvert, et qu'il tombait continuellement de l'eau, c'est à peine si pendant la marche nous pouvions voir à quelques pas de nous. — A main droite de Somme-Tourbe nous rejoignons la grande armée. — Cependant le prince de Hohenlohe s'était déjà engagé avec l'avant-garde, et l'on entendait une forte canonnade. — Il cherchait à s'emparer des hauteurs de la Lune,

ce qu'il fit sans trop grande peine. — Enfin l'armée reçut l'ordre de passer l'inspection des armes et de les charger. — Comme nos gens remarquaient qu'on allait en venir aux mains, ils commencèrent à fouiller dans leur conscience et à jeter petit à petit tout ce qu'ils avaient dérobé. — Maint fervent catholique, parmi les Hauts-Saxons, cherchait en secret son chapelet afin de se reconcilier avec le bon Dieu. — La première colonne resta sur la gauche afin de soutenir l'attaque; pour nous, nous continuons à avancer, après quoi nous conversons, mais probablement par mal-entendu. — Une division de cavalerie, avec les manteaux bleus, était à notre gauche, s'avancant par escadrons à grandes distances, afin de couvrir notre marche. — La tête de colonne se dirigea sur les hauteurs des moulins à vent, en avant de Valmy, qui était fortement occupé par l'artillerie ennemie, et où les Français avaient concentré leurs principales forces. — Enfin on commence à pouvoir de mieux en mieux distinguer les objets et bientôt on aperçut la position d'une forte portion de la grande armée française; elle s'étendait à droite et à gauche sur les hauteurs qui dominant Valmy, et les deux ailes paraissaient être recourbées en arrière dans la plaine; une forte division de cavalerie était déjà en marche. — Quand les têtes de colonne furent arrivées à peu près à la hauteur de notre aile gauche, on fit une longue halte. —

Le bataillon de fusiliers d'Ernest marcha devant nous et arrivabientôt au centre de la première attaque désignée. — Tous ces mouvements s'exécutaient comme des manœuvres pendant une revue, de façon que j'en augurais bien et que j'étais tout joyeux. — Moi-même je m'avançais au galop vers les grenadiers du régiment du duc qui tenaient la tête de ma brigade, et je leur montrai, en souriant, le point que nous devions attaquer ; c'était le Butterberg près de Cœrbelitz ; ils me répondirent d'un air tranquille et plein de confiance. — Ayant vu le roi s'arrêter sur une petite éminence qui était assez rapprochée de nous, je galopai de ce côté, afin de savoir à peu près ce qu'on avait projet de faire. — Mais personne ne sut rien me dire ; chacun haussait les épaules et avait l'air de mauvaise humeur. — Le roi semblait encore irrésolu sur ce qu'il fallait faire. — Lui et le duc étaient plongés dans leurs réflexions ; aucun d'eux ne voulait décider de la grande question de l'attaque, à cause des suites que cette décision pouvait avoir. Chacun d'eux méditait et calculait en lui-même. — Voilà dans quelle incertitude on en était à un moment aussi décisif. — On nous envoie de l'avant-garde deux officiers qu'on vient de faire prisonniers. — L'un d'eux appartenait à l'artillerie, l'autre aux carabiniers ; celui-ci était un homme déjà âgé ; il avait pour coiffure un bonnet d'oursin : ils furent envoyés sur les derrières. — Tout-à-coup,

le cri : aux armes ! retentit sur la droite. — Mansteim accourt à moi au galop et m'apporte l'ordre suivant : le roi vient d'ordonner que l'armée se porterait en avant , nous allons attaquer l'ennemi , votre altesse suivra avec sa brigade la première colonne ; j'espère que tout ira du mieux. — Tel était l'ordre avec lequel nous marchons, à la grâce de Dieu. — Les têtes de colonnes tournèrent en avançant l'épaule gauche et l'on s'avança par pelotons, les colonnes alignées les unes sur les autres ; par cette marche nous laissions de côté les hauteurs de la Lune, qui se trouvaient vis-à-vis notre aile droite. — Notre cavalerie longeait cette aile jusque de l'autre côté de la route. — Peu à peu on fit avancer les batteries de l'armée pour les distribuer, les unes près de la Lune, les autres devant notre front, suivant la disposition du terrain, et quoique les canons n'eussent pas cessé de tirer, ce ne fut que de ce moment qu'ils commencèrent véritablement et sérieusement à agir. — Il paraît que l'on a en vue d'attaquer l'ennemi par le centre. — En quel point ? Peut-être vers les hauteurs de Valmy. Quelle entreprise ? Tout au moins l'avant-garde commendée par le prince de Hohenlohe, revint-elle plusieurs fois à la charge en avant du centre de la ligne, précisément dans la direction du moulin à vent de Valmy. — A peine notre mouvement était-il commencé que l'on fit avancer les étendarts et que toute l'armée s'ébranla.

— Comme je n'entendais nulle part battre la marche, j'ordonnai à mes tambours de le faire et peu après tout ceux de l'armée en firent autant. — A peine avions nous fait deux cents pas au bruit de cette musique sonore (et cela s'était fait avec beaucoup de régularité) que l'on s'arrêta. — C'est ce que nous pouvions peut-être faire de mieux, car on ne savait pour ainsi dire où l'on en voulait venir. — La canonnade ne cessait point de gronder. — Nous n'avions fait que nous rapprocher de nos batteries, ce qui était cause que nous perdions inutilement un grand nombre d'hommes. Devant nous, en première ligne était le régiment de Thadden; je m'en approchai aussitôt que nous eûmes fait halte. A peine avais-je adressé quelques mots aux officiers qui se trouvaient en serre-file que nous entendîmes des boulets siffler au-dessus de nos têtes; l'un d'eux tomba dans le huitième peloton. — Aussitôt l'on vit tomber à terre trois mousquetaires et un tambour de la compagnie du colonel Hundt; ils avaient les jambes fracassées et se plaignaient horriblement. — Comme je venais de faire quelques pas vers eux, je vis un autre boulet tomber dans le quatrième peloton derrière lequel je venais de m'arrêter un instant auparavant. Deux hommes de la compagnie du major Masow étaient blessés. Je ne nierai pas que cette vue me fit un certain effet, et que mon cœur commença à

battre avec violence. — Le terrible sifflement des boulets français dura quatre heures entières, depuis midi jusqu'à quatre heures du soir. Comme les boulets français sont tous polis, ils ont un ton plus sonore et plus retentissant que les nôtres quand ils franchissent l'air. — Les attaques qui se faisaient sur le centre eurent beaucoup à souffrir, notamment par les régiments de Hohenlohe et de Kleist. — C'était un spectacle on ne peut plus émouvant, que de voir transporter les blessés; presque tous étaient grièvement blessés, et dans la suite ils périrent faute d'avoir été soignés convenablement. — Parmi eux était le lieutenant Prodzinsky, du bataillon de fusiliers d'Ernest; il avait les deux jambes fracassées, et c'est dans un tel état qu'il fut transporté d'une manière fort incommode pour lui, par quelques-uns de ses soldats, pendant plusieurs centaines de pas, mille peut-être même. — Je le reconnus et je plaignis son malheur (il était auparavant au service du duc Frédérick.) Il me supplia avec instance de lui accorder une voiture, parce qu'il lui était impossible de supporter les douleurs du transport. — Avec plaisir, lui dis-je, mais où en trouver une? C'était, en effet, chose bien difficile; enfin je me souvins de la chaise du major Derschau, dans laquelle je le fis placer. — J'ignore combien de temps il a survécu à ses blessures.

Le roi cependant parcourait, entre les attaques, les intervalles de la première ligne ; il montrait le plus grand sang-froid et la meilleure contenance ; pourtant, de temps à autre, il laissait percer son mécontentement, en apercevant que les hommes se baissaient ou s'écartaient pour éviter les ricochets, comme ils le faisaient généralement, quand ils apercevaient un boulet arriver sur eux. — Bien que ma brigade se trouvât au centre et précisément dans la ligne de tir de la plupart des boulets, il n'y en eut qu'un très petit nombre qui parvinrent jusqu'à nous ; deux ou trois cependant passèrent par-dessus nos têtes, mais personne ne fut atteint. — Près du moulin à-vent, plusieurs voitures de munitions françaises sautèrent avec un bruit sourd et remplirent l'atmosphère d'une fumée épaisse ; cet événement doit leur avoir coûté beaucoup d'hommes, et, pendant un moment, avoir causé beaucoup de désordre. — Le vieux colonel Pacrinsky, qui commandait le deuxième bataillon de Berek, était un homme fort souffrant et même totalement invalide par suite d'un rhumatisme aigu dans les jambes ; depuis plusieurs jours on ne l'avait point aperçu et l'on savait même qu'il était obligé de se servir d'une voiture ; cependant je l'aperçus tout à coup à cheval devant le front de son bataillon, malgré ses douleurs, disant que dans un tel jour, il lui était impossible de rester en arrière. — Pendant la canon-

nade , la moitié de la première colonne conversa à droite , se dirigeant vers les hauteurs de la Lune. Comme je ne savais pas ce que je devais faire , j'imitai son mouvement , mais je reçus l'ordre de rester à la place que j'occupais antérieurement. — Enfin après quatre heures de canonnade , le feu se rallentit de part et d'autre et bientôt même cessa entièrement. — Pendant ce temps , le ciel s'était éclairci et les nuages avaient disparu. — L'humidité de la terre nous avait été , cette fois , d'un grand secours , car beaucoup de boulets y étaient restés logés qui , dans un terrain sec , eussent ricoché au loin. — Comme il n'y avait pas de villages dans les environs , on fit transporter tous les blessés dans une métairie qui n'était pas fort éloignée de nos derrières. — Un certain nombre d'autres parmi lesquels se trouvaient quelques Français , trouvèrent l'hospitalité dans la maison de la Lune.

— Comme tout était tranquille , j'acceptai , pour me reconforter , un verre de vin blanc que le général Wolframsdorff me fit apporter de sa cantine. Pendant toute cette journée , ce fut la seule chose que je pris ; j'aurais voulu faire autrement que je ne l'aurais pas pu , car nous n'avions pas de vivres avec nous. Nous restâmes dans la même position jusqu'au moment où la nuit tomba. Je profitai de ce moment pour parcourir un peu de terrain , ainsi que pour voir l'état de nos pertes et recueillir des renseignements sur tout ce qui

nous était arrivé. En souvenir de cette journée, je me fis donner par un hussard de Wolfradt, que je trouvai occupé à dépouiller un carabinier français, le pompon de cet homme, mais je le perdis quelque temps après. — Le roi et le duc passèrent la nuit à la Lune. — Le roi occupait une chambre à lui seul; dans une chambre voisine étaient le duc, le prince de Nassau, chef de l'état-major, la plus grande partie de ceux qui appartenaient au quartier-général, et, de plus, quelques officiers français, grièvement blessés, dont l'un, ce me semble, expira pendant la nuit. — On assure que le prince *** se fit cuisinier pour ce soir-là, et confectionna une omelette pour le roi, qui n'avait pas grand'chose à mettre sous la dent; d'autres prétendirent que c'était pendant la canonnade qu'il s'était occupé à préparer le repas derrière la maison. — Je crois que cette dernière version est une fable, parce qu'on le détestait généralement. — Le fait le plus remarquable de la journée, c'est qu'on ne donna ni mot d'ordre, ni mot de ralliement, bien que nous passions la nuit en présence de l'ennemi. — Comme la nuit commençait à tomber, l'armée fut obligée de changer quelque chose à sa position; elle se retira un peu en arrière, afin de rétablir l'ordre de bataille. — Avant que le mouvement eût été achevé, il faisait tellement sombre que l'on ne pouvait plus rien distinguer; tout fut embrouillé; l'on se croisait en tous

sens et l'on se coupait à chaque instant, ainsi qu'il arriva à ma brigade et à l'avant-garde. Je fus même obligé de faire longtemps arrêter ma brigade, afin de laisser passer l'avant-garde. — Comme nous étions «*vel quasi*» dans notre position, nous nous aperçûmes que le bataillon des grenadiers du régiment de Vickinghoff nous manquait ; ce ne fut que le lendemain matin que nous le retrouvâmes, le front opposé à notre aile gauche. — On forma les faisceaux et l'on passa encore la nuit «*en bivouac*.» — Dans la nuit, il fit très froid, le vent souffla très fort, et pour comble de malheur, nous n'avions d'autres matériaux à brûler que la paille qui se trouvait dans la métairie où l'on avait renfermé les blessés ; nous eûmes d'autant moins de peine à nous en emparer que cette métairie se trouvait à l'aile droite de ma brigade. — Le major Derschau eut la complaisance de m'offrir, pour passer la nuit, sa voiture qui était toute délabrée. — Le major Schack et moi nous y entrâmes pour tâcher de sommeiller un peu, mais le froid nous en empêcha. — Enfin, sur le soir, le corps de Clerfait arriva sur les derrières de l'armée ; il bivouaqua en cet endroit. — Pendant ce temps, il arriva un fâcheux accident près de nos bagages, qui étaient restés en arrière. M. Lomba (1), Durrbach, le valet de chambre du duc, et plusieurs

(1 Probablement Lombard. (Note de la rédaction du Wochenblatt.)

autres personnes qui, poussées par la curiosité et l'inquiétude, s'étaient avancées un peu trop au-delà de Maisons de-Champagne, afin de mieux voir aux alentours, furent arrêtés par une patrouille française et conduits à Dumouriez. — Heureusement celui-ci ne tarda pas à les renvoyer de la manière la plus civile.

21 septembre.

Le lendemain au matin, nous recevons la nouvelle que pendant la nuit l'ennemi avait quitté les hauteurs de Valmy et s'était reporté en arrière : aussi notre armée ne changea-t-elle pas de position, si ce n'est pour rectifier les fautes commises pendant la nuit. — Quelques-uns de nos hommes réussirent à attraper un petit nombre de poules et de moutons ; où les avaient-ils eus ? je l'ignore : ils les apprêtèrent sur-le-champ, afin de les manger. Mais cette préparation ne consista guère qu'à plumer à peu près les poules, les mettre sur les pointes des sabres et les présenter à un feu de paille et de branchage ; et quand elles furent toutes noires, ils les mangèrent avec avidité. — D'autres mettaient des quartiers de moutons dans les cendres, et les y faisaient cuire ; on m'en offrit un morceau que j'acceptai, mais je ne pus parvenir à le manger, parce qu'il était encore tout saignant : je me contentai d'en

sucer la graisse — Cependant nos estomacs demandaient quelque chose de mieux. — Comment nous procurer des vivres? — Enfin le palfrenier du major Winterfeldt eut compassion de nous ; il se chargea de nous apprêter quelque chose. — Mais le difficile était de trouver de l'eau dans laquelle on pût cuire ; car on ne trouvait là que de l'eau contenant de la chaux en dissolution — Après beaucoup de difficultés, on parvint à nous en procurer une petite quantité dans laquelle cet ami de la nécessité nous fit cuire un peu de riz avec un gigot de mouton que nous mangeâmes avec beaucoup d'appétit, en société du major Winterfeld, bien que ce ne fût pas trop bien arrangé. C'est ainsi que nous fîmes notre repas. — Beaucoup de nos blessés, dont les plaies avaient à peine été pansées, succombèrent encore ce soir-là. — On les avait tous couchés dans les granges sur un mince lit de paille, et comme il n'y avait pas beaucoup de place, ils y avaient été fortement entassés ; mais, faute de couvertures, on n'avait pu les protéger contre le froid. — Ce spectacle n'était pas fait pour consoler les autres. — L'aile gauche de l'armée française change de position et vient se placer sur les hauteurs qui sont derrière Dampierre et Gizaucourt, en arrière de l'Auve, sur notre flanc droit. — Dans l'après-midi, je me rendis à notre aile droite, où le prince de Hohenlohe avait reconnu cette manœuvre avec sa lunette d'ap-

proche. — Notre position fut modifiée en conséquence de ce mouvement, et cependant tout resta tranquille. — Enfin notre camp fut tracé à peu près suivant les emplacements que nous occupions. — Vers le soir, les équipages arrivèrent amenant les tentes; les régiments purent enfin les dresser. — Un assez bon repas et un bon sommeil mirent fin à ces trois jours fatigants.

22 septembre.

Tout demeura dans le même état que la veille. — Vers le milieu du jour, on fit prévenir chacun de ce qu'il avait à faire.

23 septembre.

Le général Kalkreuth prend l'avant-garde et coupe les hauteurs appelées « *côtes de l'Hyron*. » — L'armée s'avance en bataille par brigades serrées en colonne à distance de déploiement; mais le prince de Hohenlohe reste dans les environs de la Lune. — Quand nous eûmes atteint les hauteurs, on déploya les colonnes et l'on fit halte. — Le général Clerfait, passant par le camp que nous quitions, s'avança jusqu'à Valmy pour y prendre une nouvelle position. — Les Autrichiens s'étaient mieux que nous pourvus de paille pour les nuits; ils la ramassaient en botte qu'ils

portaient au bout de leurs baïonnettes. — Nous nous arrêtàmes assez longtemps pour voir si l'ennemi ne voudrait pas en venir aux mains; — mais il n'arriva rien de remarquable. — Le camp fut enfin établi sur ces hauteurs sans arbres, et l'on y dressa les tentes. Ma brigade fit un crochet sur le flanc gauche vers Hans. — Le roi la passa en revue en se rendant au quartier général à Hans. — Les princes français étaient de sa suite, ainsi que les fils du comte d'Artois, le duc d'Angoulême et le duc de Berry, que je vis ici pour la première fois. — Hans avait appartenu autrefois à un noble nommé Dampierre. — La maison était grande, mais loin d'être belle; elle était entourée d'une espèce de jardin encore arrangé à la mode de nos pères.

Du 24 au 28 septembre.

Ce n'est que dans ce camp que commença notre misère. La dyssenterie, qui depuis Verdun a toujours été en augmentant dans l'armée, arrive à son plus haut degré; dans les environs, il y avait peu de villages, encore n'y voyait-on point d'habitants: il nous était donc impossible de trouver des vivres. — Les communications que nous avions avec Grandpré ne tardèrent pas à devenir excessivement dangereuses; les partis français y inquiétaient chaque jour nos con-

vois, les pillaient ou les enlevaient. — Bien plus, les chemins pour s'y rendre étaient presque impraticables par suite des pluies continuelles. — Tout cela était cause que nous ne pouvions point faire venir de pain de nos manutentions, et quand par hasard il nous arrivait quelque chose, ce n'était pas mangeable, de façon que notre misère finit par arriver à son comble. — Nous avions moins besoin de fourrages; car on en trouvait suffisamment pour les chevaux, dans les deux villages situés près de Hans, Dammartin-sous-Hans et Courtemont. — Tout le temps que nous passâmes dans le camp, il n'arriva rien d'extraordinaire entre nous et l'ennemi, si ce n'est une affaire de cavalerie peu importante, qui se passa dans un après-midi entre le bois de la Cosnardière et Dammartin; le régiment de dragons de Tschirschky fut obligé d'en venir aux mains, et il y perdit un carabinier. — Le régiment de Bayrenth fut obligé de s'avancer pour le soutenir. — Le colonel *** s'était fait panser avec une grande profusion de bandes, et prétendait avoir reçu une forte contusion qui l'obligeait à se retirer : — il y en avait plus d'un qui s'offrait à parier qu'il n'avait pas grand mal. — La brigade de Vietinghoff, qui campait à l'extrémité des pentes de la côte de l'Hyron, et sur laquelle les Français tirèrent quelques coups de canon, fut d'ailleurs la seule qui prit les armes; de ce point aussi l'on répondit aux

canons ennemis par quelques boulets. — La terre crayeuse sur laquelle nous campions présentait un aspect tellement particulier que souvent en la regardant, je croyais qu'il était tombé de la neige. — A la fête de la naissance du roi, reparaissent au quartier général les princes français, mais cette fois-ci dans leur uniforme de gala; leur quartier était derrière l'armée, je crois même que c'était à Somme-Tourbe. — Leur mécontentement à propos de la suspension de nos opérations. — Je ne les ai pas revus depuis. — Sous le prétexte d'un arrangement, on eut alors plusieurs conférences avec Dumouriez; ces conférences avaient pour la plupart le but de pénétrer ses desseins, de le gagner à la bonne cause, et d'apprendre de lui les dispositions de son armée; car on avait toujours quoiqu'en vain, l'espérance que ses troupes finiraient par devenir favorables à nos projets. — Manstein fut envoyé vers lui avec des instructions verbales et écrites; puis aussi Gualtieri : chaque fois ils furent reçus avec une politesse pleine d'égards, on croyait même avoir fait quelques progrès dans les négociations; mais enfin on en arriva à se faire de part et d'autre des propositions inacceptables, et dès lors tous les pourparlers furent rompus. — Un récit plus détaillé de ces négociations se trouve dans la vie de Dumouriez; en parler davantage ici n'entre point dans mon plan, car je n'en fus pas instruit à cette époque;

toutes ces choses se passaient sous le sceau du secret. — Notre position devient donc chaque jour plus intolérable ; il ne nous restait que deux choses à faire : ou livrer bataille (et quelles funestes conséquences aurait eues pour nous la perte d'une bataille!) ou battre en retraite et chercher à nous mettre à couvert derrière la Meuse. — Après bien des discussions, ce dernier parti fut adopté, et la retraite décidée.

29 septembre.

Dans l'après-midi la brigade de Romberg passe la Bionne et se place en deçà de Hans; toutes les voitures de l'armée partent le même soir et se rassemblent près de Laval.

30 septembre.

Les chevaux des bagages et des tentes de l'armée se remettent en marche avant la pointe du jour, une heure avant les régiments. — Un garçon très éveillé du régiment d'Herzberg, natif de Paris, qui était avec moi au poste de la garde générale, se faisait une occupation d'entretenir le feu, cherchant en même temps à nous faire passer le temps en nous racontant, jusqu'au moment du départ, mille anecdotes parisiennes plus drôles les unes que les autres. — Vers les cinq heures je pars avec ma brigade; nous laissons Hans sur la gauche et nous nous arrêtons derrière la

Bionne, face à l'ennemi, de façon que nous avions alors Hans devant nous, mais à main droite. — Tous les passages de la Bionne furent protégés en arrière par de semblables manœuvres. — Le reste de l'armée traversa cette rivière une heure plus tard. — Le général Kalkreuth formait l'arrière-garde avec le premier bataillon d'Eben, le régiment de Tschirschky et les hussards de Bayreuth. — L'ennemi ne gêna en rien nos mouvements. — Sitôt que le défilé fut traversé, les bataillons qui avaient protégé le passage se mirent en marche et arrivèrent sur-le-champ devant Laval. — Lorsque j'étais encore placé sur les hauteurs en deçà de Hans, je vis venir le colonel *** qui se faisait tenir à cheval par deux hussards; il avait une figure toute bouleversée et était complètement emmailloté dans son manteau; je m'informai de sa santé : il me répondit d'un ton plaintif qu'il était tombé dangereusement malade; d'aucuns prétendaient savoir le véritable motif de ses grimaces et en donnaient une toute autre explication. — Les gros bagages ne rejoignirent les régiments que près de Grand-Pré; ils repartirent sur le coup de minuit, mais en attendant, les voitures restèrent auprès de nos colonnes. Je fis partir mon cuisinier avec les équipages, mais je gardai devers moi une petite tente (d'officier subalterne). — Le temps était doux et serein. — Pour passer le temps, je fumai une pipe, et «*quod bene notandum*» avec assez de succès.

1^{er} octobre.

Le temps est devenu tout-à-fait beau; il fait doux et sec. — L'armée passe la Tourbe près de Laval et de Warge-moulin. — Notre colonne passa par Maisons-de-Champagne et traversa Rouvrois, où un bon repas attendait les hommes de ma brigade.

Derrière le village, nous fûmes arrêtés par une petite rivière que nous devons franchir pour gagner la couchée; il fallut jeter des madriers et mettre des planches en travers pour le passage des canons. — Pendant toute cette marche, on ne voyait le long de la route que des chevaux crevés, notamment auprès de Maisons-de-Champagne, où l'on eût dit un vrai charnier. — Tout cela était la conséquence du peu de soins qu'on avait à leur donner et des mauvais chemins dont avaient eu à souffrir nos transports de Grand-Pré. — Le quartier-général à Fontaine en Dormois. — Le régiment de cuirassiers d'Ilow qui faisait partie de l'arrière-garde, mais que l'ennemi laissait parfaitement tranquille, vint prendre sa place dans le camp, tout-à-fait vis-à-vis ma brigade. — Je vis avec plaisir l'ordre dans lequel il marchait, et combien le vieil Ilow, qui le commandait lui-même, était exact et ponctuel dans l'exécution de ses instructions. — En entrant dans le camp, je lui entendis sonner un mor-

ceau nouveau et inconnu qui me plut tant, que je l'appris par cœur; plus tard je le donnai aux trompettes des gardes du corps, qui sont encore maintenant obligés de le jouer en entrant dans les camps et dans les villes. — Toute cette soirée, j'ai pris beaucoup de plaisir à entendre sonner la retraite par nos trompettes. — En allant au bois et à l'eau, nos gens causèrent quelques désordres dans le village situé proche de notre gauche; les sauve-gardes qui voulaient empêcher le pillage ne furent pas respectées.

2 octobre.

L'armée marche en deux colonnes et passe l'Aisne sur un pont jeté par ses pontonniers près de Mouron, dans le lieu même où nous avons passé cette rivière, alors que nous marchions en avant. Le prince de Hohenlohe était d'avant-garde. — Le roi s'est assis près du pont et s'est fait apprêter quelques mets, pendant que nous défilions. — « *En passant* » je reçus une assiette pleine de lentilles et de viande de porc. — Nous traversons ensuite les vignobles derrière Termes et nous étendons nos cantonnements entre Grand-Pré et Termes où se fixe le quartier-général. — Mes bagages avaient pris par Grand-Pré, sur la route; là mes gens me font la cuisine et je trouve à diner en y arrivant. — Toute la journée, le temps a

encore été passablement beau, mais ce soir, il change et devient très mauvais. — Comme il fallait encore faire le rapport du jour, j'avais encore une très longue chevauchée à faire pour me rendre à Termes, ce dont je me serais volontiers dispensé, si la chose eût été possible, car j'étais déjà exténué de fatigue; or on n'y pouvait arriver que par un sentier étroit, en fort mauvais état, et dans lequel la plus grande partie des bagages était encore engagée; je fus obligé de me servir bien souvent des rebords du chemin, aussi n'avançai-je qu'avec beaucoup de peines et de lenteurs.

3 octobre.

A cause de la nourriture et aussi pour faire prendre de l'avance aux voitures et aux malades, nous restons là une journée entière pendant laquelle il ne cessa de tomber de l'eau.

4 octobre.

L'armée se remet en marche. — L'une des plus pénibles et des plus piquantes de toute la campagne, si ce ne fut pas la plus pénible et la plus fatigante. — Comme j'étais déjà en marche, la colonne fut obligée de s'arrêter très-longtemps auprès du château de Grand-Pré, qui se trouvait alors à notre gauche, par

ce que les voitures barraient la route et que les malades, que l'on avait fait coucher dans le château, n'étaient pas encore sur les voitures. — Aspect pitoyable. — En général, il n'y a pas de paroles suffisantes pour peindre la misère et la tristesse qui régnaient dans cette ambulance, et l'on ne saurait dire non plus combien d'hommes y trouvèrent la mort. — Enfin nous avançons, quoique bien lentement. — Devant nous marchent trente escadrons de cavalerie, et nous sommes suivis par huit batteries soit, de la première colonne, soit de l'avant-garde. — Deux bataillons du régiment de Kinitz forment arrière-garde, sous le commandement du général Vietinghoff. — La route est horriblement mauvaise, défoncée et creusée de profondes ornières; de plus, la pluie ne cesse pas une seule minute et notre marche est d'une lenteur presque invraisemblable; — partout sur la route, des sujets pleins de tristesse ou des images de mort là est étendu mort au milieu de la chaussée, un roulier déjà à demi enseveli dans les boues et que les voitures achevaient d'écraser; ici une voiture chargée de malades du régiment de Kleist se renverse, et les hommes qui s'y trouvaient restent à l'entour, ne pouvant se relever d'eux-mêmes, tant ils sont faibles et fatigués. — Partout des chevaux morts ou des chevaux qu'il faut dételer et laisser en arrière. — La moindre côte

ne peut être montée sans dételer les chevaux des autres voitures pour en renforcer l'attelage de celle qui doit marcher. — Un bataillon d'Herzberg avait depuis hier servi d'escorte aux voitures; quoiqu'elles eussent un jour d'avance, nous ne tardons pas à les rejoindre. — Je trouve, au milieu d'un bois, quelques-uns de nos gens assis autour d'un feu et mangeant des fruits sauvages; je les goûtai et les trouvai tellement aigres et d'un goût si détestable, que je n'ai jamais compris qu'on pût les manger. — Dans la soirée nous atteignons notre gîte d'étape. — Le quartier-général à Buzancy. — C'est un petit bourg avec un beau château à deux ailes, une avenue bordée de grands arbres. — Son possesseur, dont le nom m'échappe, l'a fait meubler à la moderne. — Le duc n'arrive que très tard; il est resté tout le jour près du général Vietinghoff, parce que l'ennemi nous suivait, sans cependant avoir l'air de vouloir nous presser. — Une voiture du régiment de Kinitz, chargée de munitions et dont les chevaux ne peuvent plus marcher, est déchargée; les vivres sont enfouis en terre et la voiture brûlée dans la nuit même. — Nous sommes obligés d'attendre fort longtemps à Busancy, avant d'avoir le mot; et comme aucun de nous n'avait encore rien pris, l'ami Rieck a soin qu'on songe à nous à la cuisine. — Le duc de Weimar se charge du vin, le maître d'hôtel ne voulait pas en donner et prétextait qu'il n'y

en avait pas. — Après une perquisition faite avec beaucoup de zèle, Weimar nous apporte des bouteilles de Champagne qui avait la couleur et le goût du vin de Bourgogne. — A la nuit tombante je partis à cheval, laissant Jagow en arrière pour prendre le mot. — Ma brigade est placée tout près de Sivry-lez-Busancy. — Mon frère est dans le village; le temps est humide; on me propose, et je l'accepte, de rester avec lui. — Bon feu de cheminée; hôtes complaisants; le lit est fait à terre, mais pourtant à l'abri de la pluie; que peut-on désirer de mieux? je suis choyé comme un nouveau-né. — Jagow revient très tard; comme il faisait extrêmement sombre, il erra longtemps de côté et d'autre, finit par arriver à l'avant-garde du prince de Hohenlohe, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à trouver notre demeure.

5 octobre.

Le général Kalkreuth est obligé de se remettre en route; mais nous autres, nous restons ici une journée entière. — Une chose curieuse à voir pour les Prussiens, ce fut la manière admirable dont les voitures autrichiennes étaient attelées, et la vigueur et l'embonpoint de leurs chevaux. Et chez nous, tout est affamé.

6 octobre.

Toutes les batteries traversent la grande route, se

rendant à Stenay ; elles ne rejoignirent l'armée que le 7. — Toute la cavalerie et les chevaux des bagages restèrent sur la grande route ; ils formèrent une colonne ; l'autre fut formée par l'infanterie. — Le temps est médiocre. — L'infanterie trouve pourtant encore d'assez bons chemins, si ce n'est en quelques endroits et notamment dans les villages. — Le colonel Larisch du régiment du duc, et moi, qui nous suivions l'un l'autre, nous cherchons à nous frayer un passage à travers les haies et les sentiers, par lequel nous puissions faciliter la marche à nos hommes, et grâce à ce moyen, nous atteignons sans grande fatigue à l'étape de Dun, en-deçà des hauteurs qui bordent la Meuse. — Le quartier-général à Dun.

7 octobre.

Par un ciel clair et pur, toute l'armée marche vers la gauche, en une seule colonne. — Les bagages passent la Meuse près de Dun. — L'armée, au contraire, longe la rive droite du fleuve par Brielle-sur-Meuse — (où je fus poliment invité par quelques personnes à prendre ma part d'un très bon déjeuner) — et passa le fleuve sur un pont jeté par les nôtres à Bilosne ; — un grand et beau village. — Le roi nous y voit défiler, en déjeunant avec le duc. — Plusieurs personnes du quartier général s'empressent de pas-

ser des rafraichissements à la compagnie des gardes-du-corps du duc. — Le roi montra beaucoup de mécontentement, en voyant le régiment des dragons de Lottum qui était entièrement désorganisé et dont les chevaux, n'étant plus ferrés depuis longtemps, étaient, pour la plupart, devenus invalides. — De là nous retournons sur la grand'route et nous gagnons l'étape de Sivry-sur-Meuse et Consenvoye. — Je rencontraï quelques émigrés du corps des princes qui suivaient à cheval la même route que moi, sans me connaître, et qui me firent plusieurs questions indiscretes, me demandant, entr'autres, pourquoi nous battions en retraite, etc., etc. — Je leur répondis très sèchement et avec un rire un peu forcé, qu'il en était ainsi, parce que de tout ce que les émigrés nous avaient promis, rien ne s'était réalisé, et que l'armée ne devait pas être sacrifiée pour eux. — Nous restons jusqu'au 9 près de Consenvoye, où le quartier général nous rejoignit.

8 octobre.

Vers midi, un grand fourrage est ordonné dans les villages au-delà de la Meuse, afin de se procurer autant que possible du foin, des chevaux et des bêtes à cornes. — L'escorte fut composée de 10 escadrons de cavalerie, 200 dragons commandés par Lottum et quatre bataillons d'infanterie, sous le général

Romberg. — Le roi y fut lui-même ; quant à moi , j'y assistai aussi , mais en spectateur. — Nous passons la Meuse sur un pont, vis-à-vis Consenvoye. — L'infanterie occupe les hauteurs en deçà de Forges, la cavalerie, au contraire, s'avance jusqu'au delà de Cumières, parce que les villages de Forges, Chattancourt et Cumières, doivent être fouillés. — L'ennemi ne s'étant pas montré, l'opération a pu s'accomplir tranquillement. — Je me suis dirigé vers Cumières et j'ai cherché à empêcher, autant que je l'ai pu, le vol et le pillage dans les maisons. — Nous ne trouvons que peu d'habitants dans les villages ; malgré cela, tout s'y passe encore assez régulièrement, et nous rassemblons une quantité considérable de bestiaux, mais de très-petite race, et surtout d'une excessive maigreur. — En partant de Cumières, je trouve la colonne du général Hlow arrêtée. — Un carabinier vient à moi et me demande s'il peut être permis d'ouvrir une cave pleine de vins ? et comme je lui répondais que je croyais qu'il valait mieux ne pas le faire, il sembla me comprendre, et la cave resta intacte à son propriétaire. — Je me mentionne spécialement des faits de cette nature, parce qu'ils sont d'une très grande rareté dans l'armée, et qu'ils prouvent les sentiments de l'honneur dans le régiment où ils se sont passés. — Le major Boëltzig est chargé de répartir la réquisition entre les corps. — C'est à

Consenvoye, que le roi reçut les premières nouvelles des opérations du général Custine. — Ruechel, qui, jusqu'à ce moment, était toujours resté auprès des Hessois, vient au camp faire rapport au roi des événements qui se passent autour de Verdun, et pour lui raconter les détails de la fuite précipitée du Landgrave; cela fit beaucoup rire S. M. — Le comte *** , frère du favori régnant, un fat plein de présomption, vient au quartier général, afin de se présenter au roi. — Ce qu'il désirait, je ne saurais vous le dire, mais je crois qu'il voulait faire avec nous le voyage de Paris en qualité de volontaire; cela ne lui ayant pas réussi, il ne tarda pas à disparaître. — L'ambassadeur russe, M. d'Alopaeus, s'y trouva. — Le corps des Autrichiens, sous le prince de Hohenlohe, avait été bien vite obligé de renoncer à son infructueuse tentative sur Thionville; s'étant depuis réuni avec les Hessois, il n'avait pas tardé, après notre départ, à reprendre notre position sous Verdun; — mais du moment où le vieux prince put avoir à craindre d'avoir toute l'armée française sur les bras, il ne voulut plus demeurer au-delà de la Meuse. — Il prit donc la résolution de quitter sa position le 10 au matin, pour venir s'établir en deçà de Verdun. — Le duc qui trouvait, qu'en présence de l'ennemi, ce mouvement de retraite lui serait funeste, se rendit auprès de lui la veille au soir.

9 octobre.

En arrivant le 9 à l'ordre, je suis obligé de m'annoncer moi-même chez le roi; car, ce qui n'était pas encore arrivé, j'avais eu le désagrément d'arriver trop tard au quartier général; il est vrai qu'il était arrivé plus tôt que de coutume, mais le mot était déjà donné. Le roi ne laissa cependant pas que de me témoigner son mécontentement, ce qui me fit beaucoup de peine. — Après le mot, le prince Louis Ferdinand m'engagea à l'accompagner le soir même à Verdun, afin que nous puissions assister le lendemain à la retraite des Autrichiens; il en avait, quant à lui, déjà demandé la permission au roi, qui la lui avait accordée. — Comme on croyait généralement qu'il se passerait là des scènes curieuses à voir, je me résolus aussitôt à l'accompagner. — Je me fis annoncer immédiatement chez S. M. — Il me fit entrer aussitôt, me reçut très amicalement et m'accorda ma demande, mais en y mettant toutefois la condition que je ne partirais que le lendemain. — Or, comme il y avait au moins deux milles jusqu'à Verdun, en ne se mettant en route que le lendemain matin, on courrait grand risque d'arriver trop tard; nous résolûmes donc de partir ce soir même, mais seulement après que j'aurais fait ma

ournée à cheval dans les postes et quand la nuit aurait déjà commencé à tomber. Nous nous retrouvâmes à Consenvoye , et nous continuâmes notre expédition, à la grâce de Dieu, par la grande route de Verdun. — Quand nous arrivons sur les hauteurs de Samoignieux et de la grand'Bras, nous jouissons d'un spectacle magnifique , spectacle que nous présentent les innombrables feux des deux camps : des Autrichiens , en deçà de la Meuse , et des Français qui étaient formés en demi-cercle autour de la ville. — Mais ce qui nous surprit et nous charma le plus , ce fut une illumination extrêmement régulière qui se montrait devant nous, nous ne pouvions pas nous imaginer d'où elle provenait ; cependant , plus nous avançons , plus la régularité disparaissait , et à la fin, nous finissons par nous apercevoir que c'était le parc aux bagages des Autrichiens , établi près de la grand' Bras, et pour lequel on n'avait guère songé à faire d'illumination. — Si pourtant je n'avais pas vu la chose de mes propres yeux , je n'aurais jamais cru qu'une telle illusion fût possible. — A Belleville , où mon frère avait son quartier, nous descendons de cheval , et nous nous faisons préparer quelques bottes de paille sur lesquelles nous passons la nuit. — On nous avait assuré en ce lieu que le départ des Autrichiens et des Hessois était fixé au lendemain , pour cinq heures du matin.

10 octobre.

Aussitôt que le jour commence à poindre , nous montons à cheval. — Toute la grande route , jusqu'à la porte , était encombrée des bagages des Hessois et , à notre grand étonnement , nous rencontrons sur le pont les hussards d'Eben , dont les officiers nous affirment qu'ils sont les derniers à partir , que le prince de Hohenlohe est depuis long-temps en route avec la garde , et qu'il n'y a plus un seul homme à trouver au-delà de Verdun. — Cette nouvelle est pour nous comme un coup de foudre , que faire maintenant ? Enfin , nous résolumes de nous mettre à la recherche des Autrichiens , dans l'espérance de parvenir encore à les rencontrer , — mais il ne restait d'eux aucune trace ; nous ne rencontrons pas un seul homme , pas même un trainard ; il faut qu'ils soient déjà bien éloignés ; aussi commençons-nous à désespérer de les rejoindre. — Enfin nous arrivons à découvrir quelque chose non loin de nous , sur la hauteur de Belrupt. — Mais les troupes sont habillées de bleu. — Ce ne sont donc pas les Autrichiens ; sont-ce les Hessois , ou déjà même les Français ? — Le prince Louis Ferdinand et moi , nous nous décidons à pousser une reconnaissance de ce côté , car c'est nous qui montons les chevaux les meilleurs et les plus vigoureux ; les au-

tres sont si faibles, qu'ils ne veulent plus marcher dans cette terre si grasse, si délayée, si visqueuse, si lubrifiée. — A peine avons-nous fait quelques cents pas, que nous découvrons épars çà et là, dans la vigne, des hommes en bonnets d'oursin et en culottes jaunes, qui recueillent des raisins. — Assurés que ce que nous avons vu étaient les Hessois, nous allâmes à eux. — Ils se plaignaient fortement des Autrichiens qui étaient partis beaucoup plus tôt que l'on n'en était convenu, et qui ne les avaient pas même avertis; de façon que maintenant, eux, les Hessois, ne savaient sur quel point se retirer; le prince de Hohenlohe devait prendre position en deçà de Verdun, mais il s'était retiré sans qu'on ait la moindre nouvelle de sa marche. — C'était on ne peut plus mal, sous tous les rapports. — Mais comme nous ne pouvions pas leur être utiles, que nous n'étions ici qu'en spectateurs, que notre curiosité était satisfaite à l'aspect de ces gens qui étaient harassés de fatigues; nous nous en retournons, et, à notre grande joie, nous rencontrons une division de hussards de Wurmser. — Cette division qui, jusqu'à ce moment, avait été obligée de rester avec les Hessois, cherchait maintenant à rejoindre son corps; mais elle n'avait guère plus de chances que nous, car, ainsi que nous, elle le cherchait inutilement. — Ce corps devait, du moins on le prétendait ainsi, avoir continué sa marche par la

route d'Étain. — Nous faisons une dernière recherche de ce côté, afin de voir quel aspect il présente, mais nous ne sommes pas plus heureux que la première fois. — Enfin, en désespoir de cause, nous marchons vers la côte St.-Michel où campait la brigade de Thadden, qui faisait maintenant partie du corps de Kalkreuth; de là nous nous rendons à Verdun pour déjeuner chez M. Le Roux. — Il n'y avait pas longtemps que nous y étions, lorsque nous aperçûmes dans la rue, des gens du roi, et comme nous leur demandions la cause de leur présence, ils nous apprirent, à notre grande inquiétude, que l'armée s'était mise en marche le matin, mais sans pouvoir nous dire vers quel point elle s'était dirigée. — Nous trouvions dans un grand embarras, car tout nous faisait présumer que l'on aurait affaire à nous voir. — Que nous restait-il à tenter? rien autre chose que de monter à cheval et de chercher le duc. — C'est ce que nous faisons. — Nous le trouvons sur le bastion de la citadelle, à main gauche de la porte de France; il s'entretenait avec les généraux Courbière et Kalkreuth, sur la situation critique de la garnison qui ne se composait toujours que de deux bataillons. — Le duc parut fort étonné de nous trouver là; mais il nous donna un éclaircissement favorable pour nous, en nous apprenant que l'armée s'était un peu rapprochée de Verdun et qu'elle camperait près de Lou-

vemont. — Pendant qu'il nous parlait, on commença à voir des tirailleurs se glisser derrière les arbres et faire feu sur nos fusiliers, répandus dans les chemins couverts. — On croit aussi remarquer que de l'autre côté des vignobles, l'ennemi semble se disposer à établir des batteries. — Tout cela ne contribuait guère à rendre de bonne humeur le général Courbière, qui était gouverneur de la ville; joindre à cela qu'on n'avait pas fait de préparatifs sérieux de défense; aussi ne pouvait-il plus cacher son inquiétude. — Bientôt on voit paraître un trompette français à la porte de France. — Le général Kalkreuth va à sa rencontre pour recevoir ses lettres. — C'était une sommation. — L'inquiétude augmente de plus en plus; on ne sait comment faire pour donner une réponse sans prendre au préalable les ordres du roi. — Le général Kalkreuth se charge de faire prendre patience au général ennemi jusqu'à l'arrivée de ces ordres; il y réussit. — En attendant, on faisait courir le bruit que l'ennemi s'avancait déjà sur la grande route en deçà de Verdun; d'autres affirmaient qu'on voyait déjà des Français de ce côté-ci de la Meuse, etc., etc. — La situation de la ville devenait cependant de plus en plus critique; aussi le duc nous conseilla-t-il de la quitter; nous cherchons à regagner l'armée. — Le quartier-général était à Louvemont. — Ma brigade campait près de la Chambrette

(quelques maisons éparses sur la grande route), où l'on nous avait préparé un petit logement de paysan que nous fûmes très heureux d'occuper, parce que le temps était froid et humide. — Le lieutenant Besser, adjudant au régiment d'Herzberg, m'y attendait avec une lettre du colonel Manstein. — Je l'ouvris, non sans un peu de crainte. — Le contenu en disait à peu près : « Le roi vous fait prévenir que, puisque l'armée doit marcher, vous ne sauriez vous absenter pour aller à Verdun. » En lisant cela, je repris haleine; j'appris alors que la lettre était arrivée pendant la nuit, mais heureusement le roi n'avait ni remarqué, ni appris mon absence, parce que ma brigade était à la queue de la colonne.

11 et 12 octobre.

Nous restons deux jours dans ce quartier. — Bien que le bruit ait couru que l'armée tiendrait derrière la Meuse, la chose est regardée ici comme impossible, tant à cause du manque de vivres, que de l'impossibilité où l'on se trouve de défendre Verdun, principalement par suite des opérations de Custine. — En conséquence des promesses de reddition qu'avait faites le général Kalkreuth, on ouvrit des négociations à la suite desquelles la possession de la porte de France fut octroyé à l'avance aux ennemis. — Toutefois, nos troupes n'évacuèrent la ville que le 14 courant. —

Les malades y restèrent et après leurs convalescences, ils reçurent des fenilles de route pour rejoindre l'armée. — La veille de notre départ du cantonnement de Louvemont, je vais pour la dernière fois à Verdun. — Tout y a déjà changé d'aspect. — La plupart des habitants portaient la cocarde tricolore ; et çà et là , je pouvais rencontrer dans les rues des soldats français qui faisaient des achats. — La porte de France était gardée en commun ; leur garde se composait de troupes de ligne ; ils avaient des uniformes blancs à revers violets. — Plusieurs de ceux qui me rencontrèrent, m'abordèrent, et j'entrai en conversation avec eux. Tous me parurent très bien disposés pour les Prussiens ; ils causaient beaucoup, avaient l'air joyeux et satisfaits et ne paraissaient guère aimer les Autrichiens. — Un chasseur à cheval qui entra chez M. Le Roux, pendant que je m'y trouvais, poussa l'urbanité et la politesse au point de boire à ma santé, du moment où il eût appris qui j'étais, — je ne manquai pas de lui rendre raison. — Comme la nuit commençait à tomber, nous remontâmes à cheval pour retourner au camp, mais je ne pus m'empêcher de passer une dernière fois encore devant la petite maison où demeurait madame Morlan et ses jolies demoiselles ; je descendis rapidement de cheval, et d'un élan je me trouvai dans la chambre où elles se tenaient toutes trois auprès de la cheminée. Quelques paroles

de politesse à la mère et à la fille aînée et puis un éternel adieu ; à la plus jeune, quelques baisers pris sur ses lèvres et qui me furent rendus avec chaleur et sentiment, mais d'un cœur un peu serré ; puis je quittai la maison et remontai à cheval — et « *Adieu Verdun* » !

Ce soir, la plus grande partie de la grosse artillerie et presque tous les gros bagages de l'armée se mettent en route pour Azanne.

13 octobre

L'armée part en prenant sur la gauche, et reste en une seule colonne sur la route. — Les pluies continuelles qui n'ont cessé de tomber ont complètement abîmé les chemins ; les voitures n'avancent qu'avec immensément de peines et d'efforts, encore leur marche est-elle très lente, — on est obligé de décharger plusieurs voitures de munitions, car elles étaient complètement gâtées et tout-à-fait hors d'état de servir à la nourriture. — Nos chevaux sont si faibles, si exténués de fatigues qu'ils ne peuvent plus tirer leurs fardeaux. — De chaque côté de la route, on ne voit que des animaux abandonnés à eux-mêmes, à moitié morts et qu'on a été obligé de dételer. — Dans cette nécessité, et dans la crainte surtout d'être obligé d'abandonner du canon, le roi ordonna aux colonels des régiments de cuirassiers, Weimar et Ilow, de mettre

à pied de 100 à 120 hommes par régiment et de remettre au train d'artillerie leurs chevaux qui sont encore bons. — Les cavaliers durent, autant que possible, emporter avec eux leur selle, leurs porte-manteaux et tout le reste du harnachement. Cela s'exécuta avec le plus grand zèle, et bien que ces pauvres gens fussent abandonnés à eux-mêmes, il n'en resta pas un seul en arrière; qu'on se représente combien dut être pénible la marche de ces hommes ainsi chargés. Le régiment de Bayreuth envoya aussi une certaine quantité de chevaux à l'artillerie, mais beaucoup moins que les deux corps susnommés. — Moi qui souffrais horriblement du mal de dents, je pris mon quartier à Sousmazanne. — Sous ces vieilles murailles, se trouvait aussi, outre quelques officiers malades, le prince Louis de Wurtemberg, qui nous y donna à diner, et les généraux Budberg et Ilow; nous passâmes toute la journée dans leur société, nous amusant beaucoup et riant à gorge déployée des boutades drolatiques du vieux Rudberg. — Le château, où nous nous trouvions était vieux et mal meublé, mais il y avait de grandes caves pleines de provisions et qui furent assez promptement vidées. — Les voitures de l'armée avaient continué à marcher en avant, bien qu'il y en eût quelques-unes encore en retard.

La pluie continua presque toute la journée.

14 octobre.

L'armée part en continuant à marcher sur la gauche et reste encore en une seule colonne.—Le temps est incertain, humide et froid. — Au départ, je continue à souffrir des maux de dents, cependant ils se dissipent pendant la marche.—Les chemins sont encore plus mauvais qu'ils ne l'étaient hier, notamment dans la forêt et le village lui-même de Mangienne. — Au-delà de Mangienne, nous recevons l'ordre de hâter notre route et de ne pas prendre possession du camp tracé entre Pillon et Mangienne, parce que, malgré les ordres réitérés du duc, le prince autrichien de Hohenlohe ne voulait pas rester où il devait être ; Les Français s'avancant par la grande route d'Étain, commençaient à canonner l'arrière-garde autrichienne et faisaient mine de vouloir nous couper la route de Longuyon que nous étions obligés de parcourir. — Nous trouvons nos bagages auprès de Pillon ; en ce lieu, on nous accorda quelques instants pour nous restaurer un peu. — Au-delà de Pillon, près du manoir de Châtillon-l'Abbaye (que nous laissons à notre gauche), le roi vient nous trouver : « Je crois, dit-il en souriant, qu'il y aura quelque chose de nouveau aujourd'hui. » — « J'en serai bien enchanté, » lui

répondis-je, car ma brigade formait la tête de toute la colonne d'infanterie. — Nous ne cessons d'entendre des coups de canon. — Le roi resta auprès de nous jusqu'à ce que nous fussions hors de la forêt. — A ce moment, nous rencontrons quelques artilleurs autrichiens à cheval, et quelques escadrons de chevaux-légers de Kinsky et de hussards de Wurmser, sous les ordres du prince de Lichtenstein et du colonel Nauendorff, marchant en ligne sur Rouvrois, qui était déjà occupé par les Français. Le reste du corps autrichien s'était déjà transporté vers Longuyon. Le duc eut bien de la peine à empêcher le vieux général de s'en aller tout à fait, et à lui faire prendre une position qui assurât les derrières de notre **flanc gauche**. — Cependant, le canon a cessé de gronder. — La batterie de Wundersitz remplace les carabiniers autrichiens postés sur la grande route; et ma brigade formant poste avancé de l'aile gauche, s'en va prendre possession, au-delà de la route d'Étain, à Longuyon, d'un petit bois très couvert, sis derrière Belle-Fontaine, dans laquelle nous trouvons une vedette des hussards de Wurmser. — Notre position s'étendant tout le long du bois, était traversée par le chemin de Pillon. — Le prince de Hohenlohe reste avec l'arrière-garde dans les environs de Pillon.

15 et 16 octobre.

L'armée reste dans cette position jusqu'au 17 au

matin sans tentes ni bagages. — Le roi campait dans le grand bois, derrière le régiment de Thadden. — Nous trois nous nous étions fait arranger trois bottes de paille sous un arbre, afin de nous servir de lit. — Et du côté d'où venait la pluie nous cherchions à nous en garantir autant que possible, à l'aide de claies en branchages entrelacées ; mais l'essentiel pour nous fut l'entretien continu d'un bon feu, chose d'ailleurs indispensable dans cette saison dont les nuits sont très froides, et pourtant le temps se tenait encore un peu.

Ma brigade était dans un bois très agréable ; il y avait beaucoup de gros arbres, mais aussi beaucoup de broussailles à l'abri desquelles nos hommes cherchaient à se nicher aussi bien que possible. — Le lendemain matin des hussards de Wurmser, qui étaient en vedettes, prétendirent avoir vu un gros de cavalerie ennemi se diriger vis-à-vis notre aile gauche. — Je galopai de suite auprès d'eux, je m'avançai même plus loin, mais je ne pus rien découvrir. — J'employai cette matinée à visiter la position des troupes Autrichiennes qui occupaient la portion de forêt en arrière de nous et derrière laquelle se trouvait la route de Longuyon. — C'est ainsi que j'eus l'occasion de remarquer que nos deux misérables armées, toutes en lambeaux, toutes en guenilles, n'avaient rien à se reprocher l'une à l'autre ; c'est dans ce bois que j'eus l'occasion de voir encore plus « *en détail* » toute notre

misère, car je me trouvais au milieu des grenadiers de Vietinghoff qui employaient leurs moments de repos à nettoyer leurs effets ou pour parler plus trivialement, mais plus franchement à en enlever la vermine à l'aide de leurs brosses. — Je m'étonne maintenant encore d'avoir fait toute cette campagne sans en avoir attrapé. — A Martin-Fontaine je rencontrai le vieux prince de Hohenlohe avec tout son corps d'officiers-généraux dans une maison qui n'avait ni portes ni fenêtres. — Il paraissait très affligé de la malheureuse issue de notre campagne; c'était un excellent homme plein de loyauté et de bravoure. — L'archiduc Charles, que j'espérais rencontrer, n'était plus à l'armée; je crois d'ailleurs qu'il s'en était éloigné le jour précédent par l'ordre du vieux prince, parce que celui-ci ne voulait pas prendre sur lui de l'exposer dans la malheureuse position où l'on se trouvait. — La route était toujours couverte d'artillerie, mais elle ne pouvait avancer que très lentement par suite des nombreuses côtes qu'elle avait à franchir dans les défilés de Longuyon. Le colonel Tempelhoff essayait de mettre de l'ordre dans cette marche, mais il n'y pouvait parvenir, ce qui le mettait au désespoir. Encore tout hors de lui, il rencontra le roi et le duc et les aborda d'une façon assez inconvenante; cela fut pris à mal, et c'est pour ce motif qu'il fut envoyé dans la forteresse d'Éhrenbreistein.

Tout le long de la route on trouvait des équipages et des tentes abandonnées faute de moyen de transport pour les mener plus loin ; entr'autres nous vîmes une voiture d'ambulance renversée et cassée. — Je fis même emporter par mon écuyer une tente d'infanterie hessoise que l'on dressa contre mon arbre et qui me fit un fort bon service. — D'après ce dont étaient convenus le duc et le vieux prince de Hohenlohe, celui-ci se mit en marche avec son corps d'armée dans la nuit même. — Pendant que nous étions rassemblés auprès de la tente du roi pour prendre l'ordre, le lieutenant Beurmann, du régiment de Thadden, était à quelques pas de nous, couché au pied d'un arbre et à moitié couvert d'un manteau ; il avait une fièvre ardente parvenue à son dernier période ; ses deux frères qui servaient dans le même régiment se trouvaient à ses côtés, pleins de chagrin et ne pouvant pas le secourir ; ils formaient un groupe à la fois triste et touchant à voir. — Je ne crois pas devoir ajouter ici que pendant ce temps nous n'avions presque rien à manger ; tout notre repas du jour avait consisté en un plat de chou-croulle que nous avions pris à huit heures du matin, et qui nous avait été envoyé des bagages dans un chaudron. — Tout le monde semblait trouver étrange que le roi se fût mis à table, devant sa tente, avec Bischoffwerder, le prince de Nassau et Luchesini, et qu'il ne parût pas faire attention à moi.

— Le prince Louis-Ferdinand qui tenait toujours bonne cuisine nous tira d'embarras. — Pendant tout le temps que nous passâmes dans ce camp, on eut plusieurs conférences avec le général en chef de l'ennemi, et chaque fois on envoya des officiers porter des lettres au quartier général des Français. — Nous restâmes tranquilles dans notre position, ce n'est que du côté des tentes du prince de Hohenlohe que l'on tira quelques coups de canon. — Le général Kalkreuth en demanda l'explication aux Français, comme si c'eût été une violation de la capitulation de Verdun ; ils s'excusèrent et rien ne troubla plus notre tranquillité. — La discipline et l'ordre intérieur des régiments avaient grandement souffert ; aussi quelques soldats, je crois qu'ils étaient du régiment de Herzberg, s'avancèrent afin de se procurer des vivres jusqu'aux avant-postes français. — Ceux-ci ne les inquiétèrent en rien, seulement ils leur firent remarquer qu'ils ne devaient point s'avancer jusque là. — Le colonel Paczinsky des hussards de Koëlher, homme déjà âgé, se trompa et pris les hussards français de Chamboran pour nos hussards bruns ; fait prisonnier par les ennemis, on ne le garda pas longtemps, car quelques instants après il fut échangé. — Le régiment de Bayreuth et les dragons de Schmettau, dont la présence était superflue à l'arrière-garde, en furent distraits ; ils passèrent devant la tente du roi justement

pendant l'ordre ; tout le monde fut frappé de l'état pitoyable dans lequel ils se trouvaient. — Tout le temps que je passai dans mes broussailles , je l'employai à la lecture d'ouvrages provenant du pillage de la Belle-Fontaine et que nos gens en avaient rapportés.

17 octobre.

Enfin ce matin , comme j'étais encore étendu sur la paille , nous avons reçu l'ordre du départ. — Nos voitures étaient déjà assez avancées sur la route pour que l'armée pût facilement s'y engager. — Comme nos bataillons se rassemblaient pour le départ , j'aperçois sous les armes un soldat d'Herzberg, dont les jambes étaient à nu ainsi que les pieds : ses effets étaient usés par la marche ou pourris par les pluies continuelles. — Le prince de Bade qui devait prendre l'arrière-garde releva ma brigade ; il me parla du ton d'un homme fatigué de la campagne et qui en a assez de la guerre. — Nous cotoyons la route sur laquelle se trouvaient les bagages et le reste des voitures de l'arrière-garde ; Rohr , enseigne de Kleist , qui s'y trouvait de service , conduisit lui-même la charrette où se trouvaient ses effets, sans s'inquiéter d'autre chose, bien que le major Schack le réprimandât sévèrement sur son manque à ses devoirs. — Non loin de

Longuyon nous quittâmes la grande route pour prendre à droite, et nous laissâmes la ville fortement à gauche pour ne pas encombrer le passage dans l'intérieur de ses murs. — Sur la hauteur je trouvai mes bagages dont on avait eu soin. — L'armée prit son camp près de Tellancourt. — Le roi campait dans une forêt très peu distante de ce lieu et tout l'état-major y bivouqua « *bon gré, mal gré.* » — A Tellancourt je me cherchai un logement, mais tout y était vide et sans dessus dessous. — Il arriva que j'y trouvai encore établie une compagnie des gardes de Hohenlohe, du corps d'armée de Clerfait, qui était chargée de l'arrière-garde des bagages. — Dans une cabane de paysans où nous voulions nous établir, nous trouvâmes couchés plusieurs malades de Herzberg qui avaient pris de l'avance sur l'armée. — Ayant reçu l'ordre d'aller plus loin, ils nous abandonnèrent la chambre; mais il y avait une telle malpropreté dans ce logis, que je donnai l'ordre de la débarrasser de la paille et des ordures qui s'y trouvaient. — Cela fait, nous en prîmes possession et nous fûmes fort heureux de nous trouver encore une fois abrités par un toit, nous qui venions de passer trois nuits exposés aux injures du temps.

16 octobre.

Nous restons là tout le jour; je passai ce temps dans

mon lit, ce qui me fit beaucoup de bien. — La pluie continue à tomber.

10 octobre.

Enfin l'armée se remet en marche ; — elle laisse Villers-la-Chèvre à droite et campe entre Romain et Longwy. — Le quartier-général à Longwy, — le mien est à Romain, dans une maison de paysan.

20 octobre.

L'armée passe toute la journée dans les cantonnements, — le général Clerfait vient à Longwy pour recevoir des instructions particulières du duc, — puis il se sépare de notre armée et marche avec son corps sur Arlon dans le Luxembourg ; — dans l'après-midi, toutes les voitures de l'armée, ainsi qu'une grande partie de notre cavalerie quitte le camp, pour se diriger dans les alentours d'Aubange, où la cavalerie prit ses cantonnements.

21 octobre.

L'armée suit le lendemain, en prenant par la grand'-route qui conduit à Aubange ; — aujourd'hui, non loin de ce village qui est déjà dans le Luxembourg, nous quittons le territoire français ; — la plupart des hom-

mes remercient le bon Dieu d'avoir enfin dépassé les frontières : — on s'accorde généralement à regarder la paix comme certaine. — L'infanterie campait entre Aubange et Atus, la cavalerie était cantonnée ; — le quartier-général était, d'après ce que quelques-uns m'assurèrent, établi dans des maisons situées près d'Aubange. — Mon quartier particulier était à Atus ; — Il nous parut étrange d'entendre parler allemand si près des frontières françaises ; nos gens ne pouvaient se croire enfin dans un pays ami ; — il nous manquait encore du bois pour nous chauffer et de la paille pour manger, ce qui diminuait considérablement la joie d'avoir dépassé les frontières car ici ils ne pouvaient plus en prendre par force ; on le leur fournissait ; et souvent il fallait l'attendre longtemps. Aussi le pillage ne put-il pas encore être entièrement arrêté, et recevions-nous à chaque instant des plaintes contre nos soldats.

22 octobre.

Ici nous faisons séjour, — à l'ordre, le roi distribua des récompenses à divers commandants et quelques autres officiers de l'armée auxquels ils désirait témoigner sa satisfaction. — Le capitaine Borck, de Waldeck, entre autres reçut une de ces récompenses, parce qu'il était du petit nombre des capitaines qui avaient eu soin des chaussures et des autres effets de petit équipement, qui nous firent défaut dans le courant de

cette campagne; c'est ce dénûment qui fut la cause de l'état pitoyable dans lequel nos troupes repassèrent les frontières, ce qui en ce moment était presque déjà excusé. — Le capitaine Borck refusa longtemps de se laisser désigner par le colonel Mansteim, et ce fut presque de force qu'on lui fit accepter la récompense. — A midi, on dîna chez le roi, — après le dîner, on se réunit chez le prince Louis-Ferdinand; — là, on prit la résolution d'aller tous ensemble à Longwy pour voir l'entrée des troupes françaises. — Dans le premier village français en deçà de la frontière, nous rencontrons deux valets de bagage, je crois du régiment de Kinitz, qui se lamentaient à qui mieux mieux et nous assuraient avoir été maltraités et pillés par les habitants du village; — aucun de ceux-ci ne se présenta devant nous. — Ce village était passablement gros, et nous n'en traversions qu'une extrémité. — Le prince Louis, très irrité de ce pillage, voulait venger nos gens, et dans ce but, il s'avança tout seul dans le bourg; — cette vengeance n'aurait pu que nous porter préjudice, aussi m'efforçais-je de détourner le prince, ce à quoi j'arrivai non sans beaucoup de peines. — Longwy était encore occupé par nos troupes, mais déjà les rues étaient remplies de militaires français. — Nous allâmes directement trouver le général Kalkreuth qui y était resté, parce que les conditions de la capitulation l'exigeaient. — D'un moment à

l'autre, il attendait l'entière occupation de la ville par les français. — Dans une maison d'encognure, vis-à-vis de nous, se trouvaient déjà réunis plusieurs français de distinction, entre autres le fameux Sillery, qui, je crois, était commissaire (de la Convention), le général Kellermann, etc., etc. — On attendait le général Valence et sa femme, dont on nous vantait la beauté; c'était la fille de madame de Genlis. — Nous aurions bien voulu les attendre, mais il tardèrent trop. — Le général Kellermann fit demander à Kalkreuth s'il lui était permis de nous rendre visite. — Cela lui fut immédiatement accordé. — Il se fit donc annoncer : c'était un homme d'une cinquantaine d'années, un peu solennel et emphatique, très poli, mais tout-à-fait sans gêne. — Quand les troupes firent leur entrée, nous descendîmes, pour les voir, sur la Place-Marché, accompagnés du général Kalkreuth. — Ce n'était pas un beau spectacle, car elles étaient habillées de toutes manières, mais cela était étrange, parce que cela sortait de toutes les habitudes et de ce qu'on devait attendre de troupes régulières et bien traitées. — Je vis là de grandes différences dans une même troupe, entre autres dans leurs carabiniers : les uns avaient la cuirasse par dessus les vêtements, les autres la portaient en dessous, quelques-uns s'en dispensaient, etc; aussi nous parut-il que tout y était à la volonté du soldat. — La Place-Marché ne tarda pas à être entière-

ment remplie de soldats français. — Autour de nous se rassemblèrent une grande quantité d'officiers (1) dont la plupart s'entretenirent avec nous d'une façon pleine d'abandon et de franchise, bien que très polie et très convenable; — ils ne manquaient jamais l'occasion de témoigner de leur estime pour les Prussiens et de montrer leur haine pour les Autrichiens; — ils parlaient beaucoup d'un projet d'alliance entre la France et la Prusse contre l'Autriche. — Puis la conversation tomba sur les princes d'autrefois; ils firent des comparaisons entre eux et ceux qui gouvernent la Prusse, comparaisons qu'ils savaient remplir de compliments très flatteurs pour nous. — Si l'entretien eût duré plus longtemps, ils m'auraient, je crois, choisi pour leur roi; ils m'honorèrent même de cette proposition qui, à ce que je puis concevoir, n'était guère qu'un prétexte de parler, mais qui, néanmoins, me parut fort drôle dans la bouche de ces gens. — Comme le jour commençait à tomber, je pris congé d'eux en termes très polis et très amicaux. — Comme il faisait déjà très sombre, le général Kalkreuth, me donna par mesure de précaution, son officier d'ordonnance, le

(1) Le général Hédouville, maintenant ambassadeur à Pétersbourg, était parmi eux, à ce que l'on m'assura à Berlin; je crois qu'il faisait fonctions de quartier-maître général (note de l'auteur).

porte-drapeau Borstell de Bayreuth, qui nous accompagna jusqu'aux frontières. — Sur notre route, nous rencontrâmes encore un détachement d'infanterie française qui venait de Longwy, pour occuper un village situé près de la grande route et que nous dépassons sans aucun événement.

23 octobre.

Le lendemain Longwy fut entièrement évacué par nos troupes, et c'est ainsi que se termina notre campagne manquée, sur le territoire français.



II.

JOURNAL DE MA BRIGADE

OU

DU CORPS DE RÉSERVE,

**Pendant la campagne sur le Rhin, du 21 mars
au 28 novembre 1793.**

JOURNAL

DE MA BRIGADE

OU

DU CORPS DE RÉSERVE,

Pendant la campagne sur le Rhin.

Le 30 mars.

D'après « *l'ordre de bataille* » mis à l'ordre du jour à Frankfort, ma brigade se compose de

Général-major de Ritter.	La batterie de canons du lieutenant Kirschfeldt.
	1 ^{er} bataillon de la garde.
	2 ^e bataillon de la garde.
	3 ^e bataillon de la garde.
	Bataillon des grenadiers de la garde (de Rohdich).
	La batterie de canons du lieutenant Heidenreich.

Mais les batteries ne tardèrent pas à recevoir une autre destination.

Le 21 mars.

Les fourriers et les arquebusiers vont en avant, pour préparer le logement dans les environs de Kelsterbach.

Le 22 mars.

A 6 heures et demie la générale, — à 7 heures l'assemblée. — Le Roi marche, avec sa garde, par Sachsenhausen, jusqu'à la maison des forestiers, où les bataillons se séparèrent pour se rendre, chacun dans son quartier. — Le quartier-général avec quatre compagnies du 1^{er} bataillon des gardes à Kelsterbach; deux compagnies du 1^{er} bataillon et le second à Rauenheim; le troisième et Rohdich, à Mœrfelde, Walldorff et Gundhœfe. — Kelsterbach est à trois lieues de Frankfort.

Le 23 mars.

A 3 heures, les bataillons se remettent en marche et prennent les chemins de traverse qui conduisent à la nouvelle couchée. — Le roi, avec le 1^{er} bataillon, quitte Kelsterbach, traverse Rauenheim, et se dirige vers Russelheim (3 lieues de Kelsterbach) où furent

logées quatre compagnies du 1^{er} bataillon de la garde; elles relevèrent le bataillon des grenadiers hessois de Eschwege qui, jusqu'à ce moment avaient occupé le fort. — Pour la nuit, on commanda un fort piquet destiné à surveiller le front. — Durant la nuit, il fallut aussi que, de distance en distance, on entretint de grands feux sur les hauteurs situées près du Rhin, comme si c'eût été des postes avancés. — Deux compagnies du 1^{er} bataillon de la garde couchèrent à Hasselloch, le 2^e à Kœnigstratt, le 3^e à Nauheim et Rohdich, à Bauschheim et Trebur.

L'objet principal de ces démonstrations sur la rive gauche du Rhin était d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi, afin de lui faire croire que l'on avait projet de traverser le fleuve dans les environs d'Oppenheim; afin de donner plus de consistance à cette hypothèse, on fit même conduire en ce point les équipages de ponts. — Leur but réel était de masquer et de favoriser le passage de l'armée, que l'on voulait effectuer près de Bacharach.

Le 24 mars.

Le roi quitte Russelheim de très grand matin et en s'entourant du plus profond mystère, pour se rendre à Schwalbach-le-long, et de là, se porter, le jour même à Weisel, dans les environs de Bacharach, afin de pou-

voir assister au passage du fleuve. — La brigade fait séjour. — A 9 heures , tous les bataillons reçurent l'ordre de se porter, avec leurs canons, sur les hauteurs qui se trouvaient en avant du camp ; là on fit former la troupe sur deux rangs et l'on tira plusieurs salves d'artillerie en l'honneur de la victoire remportée le 19, à Néerwinde , par les Impériaux sur les armées françaises.

Le 25 mars.

Les bataillons qui étaient les plus éloignés du Mein, se mirent en route à 6 heures du matin, les autres ne partirent que vers 7 heures ; le fleuve fut passé sur un pont de bateaux près de Flörsheim et les troupes se rendirent par les chemins les plus directs dans leurs nouveaux cantonnements. Les trois bataillons de la garde arrivent à Wiesbaden et le bataillon de Rohdich à Bierstadt. — De Russelheim à Wiesbaden, on peut compter environ 5 lieues.

Le 26 mars.

Le bataillon de Rohdich reçut ordre , pendant la nuit, de se mettre en route et de se rendre de Schantz à Hausen et de là, le 27, à Johannesberg par Mappen. — Il reçut les deux obusiers de la batterie du lieutenant

Scholten qui marchèrent le 27, sous l'escorte d'un capitaine et de cent hommes, par Mappen et Stéphanhausen, et prirent position au château de Nieder-Wald où ils furent établis en batterie et bombardèrent Bingen dans la journée du 28 mars.

Après que l'ennemi eut abandonné Bingen, Rohdich passa le Rhin près de Rudesheim et se porta près de Rochusberg. — Les trois bataillons de la garde restèrent stationnés à Wiesbaden pendant les journées du 26, du 27 et du 28. — Le but principal de cette position était de soutenir le corps des Hessois, campé près de Mosbach et d'Erbenheim, et de rester « à portée » de façon à pouvoir s'avancer promptement sur la hauteur de Mosbach, en cas d'alarme.

Le 29 mars.

Dans l'après-midi, vers deux heures environ, nous recevons l'ordre de prendre les armes et de marcher sur Rudesheim. — Le colonel de Ruchel fut envoyé au-devant de nous, avec mission d'assurer nos subsistances. — Aussitôt que l'on eut reçu cet ordre, on s'apprêta pour partir. — Les fourriers prirent l'avance pour faire les logements du 1^{er} bataillon à Rudesheim et du régiment des gardes à Geisenheim. — On passe Schierstein en longeant le Rhin et l'on prend par bas Walluf, Eltville, Erbach, Hattenheim, Oëstrich, Mit-

telheim, Winkel-le-Long et Geisenheim, d'où l'on arrive à Rudesheim. — Marche d'environ six lieues. — Le premier bataillon de la garde arrive à près de neuf heures.

— On rassembla près de Rudesheim toutes les voitures qui purent se trouver, afin de hâter, autant que possible, le passage des troupes. — Les bataillons reçurent l'ordre de laisser en arrière les canons et les bagages qui ne rejoignirent que le lendemain.

Le 30 mars.

Le 1^{er} bataillon de la garde bat la générale à une heure et demie et l'assemblée à deux heures moins un quart ; il fut embarqué et passa le fleuve sur le champ. — Par suite d'un retard qui eut lieu dans le passage, le deuxième bataillon ne reçut qu'à deux heures l'ordre de quitter Geisenheim, d'où le troisième dut partir à trois heures. — Les fourriers et le peloton d'escorte étaient partis en avant, à une heure, sous la conduite du colonel de Ruchel. — Le premier bataillon s'arrêta à Haut-Ingelheim (une marche de trois lieues) ; le second à Bas-Ingelheim, et le troisième à Algesheim. — Pendant la route, les bagages reçurent du fourrage à Bingen.

A peine le premier bataillon de la garde était-il arrivé à son cantonnement, que les paysans lui cau-

sèrent une chaude alarme. On disait que les Français étaient entrés à Grand-Winternheim village situé à une demi-lieue de là et qu'ils y avaient commis beaucoup d'excès. — L'escadron du lieutenant-colonel de Poellnitz (du régiment de Tschirschky), qui venait de passer le fleuve, se porta en avant; il était suivi de cinquante chevaux de l'escadron du major de Rebenstock accourus de Haut-Ingelheim; une compagnie du premier bataillon de la garde fut commandé pour les soutenir et marcher avec eux sur Grand-Winternheim; mais ils n'y rencontrèrent aucun ennemi, non plus que dans les environs de Wind-Hauserhof ou dans le bois qui est aboutissant. — A Haut et Bas-Ingelheim cantonne un escadron de Tschirschky, et à Bubeinheim, il y en a deux, sous le commandement du général-major de Katt; ils sont destinés à fournir des vedettes et à faire de nombreuses patrouilles du côté de Mayence. — Le but de ces positions est d'observer Mayence et de conserver les communications avec l'armée. — C'est également dans ce but que le général-major de Manstein reste, avec sa brigade, à Stadeker.

Le 31 mars!

Vers midi, seconde alerte, comme si l'ennemi faisait une démonstration sur Findtheim.

Le 1 et le 2 avril.

Tout reste dans les positions indiquées ci-dessus, à l'exception du bataillon de Rohdich qui, le 2 au soir, reçut l'ordre de marcher immédiatement sur Weinheim.

Les deux bataillons reçurent, pour la journée du 3 avril, l'ordre de se rendre dans les environs de Gunttersblum, aussitôt qu'ils seraient relevés par la brigade du général-major de Kleist.

Le 3 avril.

Sur les dix heures, je quitte Bas-Ingelheim avec le troisième bataillon des gardes, parce qu'il était probable que, par suite de la longue marche qu'elle avait à faire, la brigade du général-major de Kleist ne pourrait arriver que fort tard dans la soirée. — Cette brigade se composait du premier et du deuxième bataillon de Wolframsdorff et du régiment du prince Ferdinand. — Les bagages suivent chaque bataillon. — Rohdich part un peu plus tôt, par suite de la longueur de la route. — Le major de Lecoq fut envoyé à notre rencontre par le roi, avec mission de désigner à chaque bataillon le lieu où il passerait la nuit. — Le deuxième bataillon des gardes resta à Udenheim,

le troisième à Saulheim et Rohdich à Udenheim. — Le premier bataillon avait fait toute cette marche de 8 lieues depuis Haut-Ingelheim, en passant par Grand-Wintersheim, Schwabenheim, le moulin de Geltzer, Bas-Saulheim, laissant Hannheim à main gauche, Friesenheim et Dalheim, jusqu'à Sintersblum où était le quartier-général du roi, et où l'on arriva sur les six heures du soir.

Le 4 avril.

Les trois autres bataillons se rendirent chacun au cantonnement qui lui était affecté, c'est-à-dire le régiment des gardes, à Alsheim sur le vieux Rhin, ainsi que le bataillon des grenadiers de Wolframsdorff, Rohdich à Gernsheim, ainsi que les deux bataillons de Kleist. — Dans l'après dîner le roi se rendit à Worms avec une partie de l'armée et du corps de Wurmser, dans le but d'attaquer de nouveau l'ennemi qui avait pris position devant Landau; mais lorsqu'il arriva, le dernier des Français en était déjà parti.

Le 5 avril.

Vers les six heures du soir, le roi était de retour.

Le 6 avril.

Au soir, nous sommes rejoints par la batterie de

six du lieutenant Herholdt , du premier bataillon de la garde. — Jusqu'à ce moment , elle avait été détachée au bataillon des grenadiers de Wolframsdorff. — Les pièces et les caissons furent parqués en avant de Guntersblum , les chevaux et les hommes bivouaquèrent ailleurs.

Du 7 au 22.

Tout resta dans les mêmes positions ; il n'arriva rien à la brigade qui soit digne de mention.

Le 23 avril.

Le bataillon de Rohdich se rend à Frankenthal sous le commandement du lieutenant-général de Kalckstein et de là , dans la journée du 24 , à Spire , pour être joint aux troupes que l'on rassembla à Edinghofen près de Landau. — Ce bataillon fut réuni à la brigade du général-major de Romberg. — En même temps que ce bataillon et avec lui partirent les batteries du capitaine Decker et du lieutenant Herholdt. — Pendant le passage du bataillon à Gernsheim, il fut reçu par la première batterie.

Du 28 avril.

Les Français de Mayence ayant fait une sortie sur la batterie qui gardait Gustavsburg , le général-ma-

jor de Roder , en mon absence et avec l'autorisation du lieutenant-général comte Kalkreuth , fit entrer , pendant la soirée , le troisième bataillon de la garde dans ce quartier , afin d'en mieux assurer la conservation et d'être à portée de protéger efficacement les deux ponts qu'on y avait jetés.

Du 2 mai.

Le troisième bataillon des gardes quitte Oppenheim vers midi et marche sur Bischoffsheim afin d'entrer dans le camp qu'on avait assis en avant de ce village et dont le tracé était le travail du colonel de Ruchel. En outre de ce bataillon , ce camp contenait encore deux compagnies d'impériaux et deux compagnies du régiment de Thadden. — Le but de cette position était surtout de couvrir , mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici , la nouvelle batterie de Gustavsburg et de se trouver sur-le-champ « à portée » dans le cas où l'ennemi voudrait tenter un coup de main. — En même temps , le deuxième bataillon de la garde quitte Alsheim pour venir prendre une nouvelle position à Oppenheim. — La compagnie des grenadiers était placée à Nierstein pour couvrir la manutention.

Jusqu'au 8 mai.

Le troisième bataillon fournit journellement des

travailleurs pour la construction des batteries et des redoutes que le colonel de Ruchel avait désignées sur la rive du Mein. Dans la nuit du 8, les travailleurs terminèrent cette besogne, et à quatre heures du matin, les batteries que l'on fit occuper par des hommes du camp commencèrent à jouer sur Kostheim. — Pendant tout le temps que dura le feu et jusqu'au moment où l'affaire de Kostheim fut terminée, le bataillon resta sous les armes. — Sur la situation journalière de ce bataillon, le 10, j'ai trouvé un mort et un blessé.

Du 15 mai.

Les fourriers et le peloton d'escorte du premier bataillon de la garde se rendent à Bodenheim pour y préparer les quartiers.

Du 16 mai.

Le quartier-général du roi est établi à Bodenheim, deux lieues de Mayence. — Le premier bataillon de la garde quitte Guntersblum à quatre heures. — La marche s'effectue le long de la chaussée par Dienheim, Oppenheim, Nierstein et Nackenheim, d'où l'on arrive à Bodenheim, environ trois bonnes lieues.

Du 18 mai.

Le roi reçut la nouvelle que l'ennemi s'avancait sur

Carlsberg. — C'est pour cela qu'il se rendit en toute hâte sur ce point et qu'il fit avancer trois bataillons du camp de Marienborn dans le but de renforcer la position que l'on occupait à Kaiserslautern. — Comme ces bataillons abandonnaient le camp de Marienborn, on envoya l'ordre d'y faire avancer, afin de remplacer les partants, le premier et le deuxième bataillon de la garde (ce dernier à l'exception de sa compagnie de grenadiers) sous le commandement du lieutenant-général comte Kalkreuth. — Ces bataillons se trouvèrent le soir même dans leurs nouveaux cantonnements. — Le premier bataillon de la garde occupa la place du premier bataillon de Thadden, sur les hauteurs en arrière de Marienborn, la compagnie de grenadiers à droite et le bataillon à gauche de la route. — Les tentes de ce bataillon furent dressées sur une seule ligne. — Le deuxième bataillon de la garde campa sur la droite de Marienborn, sur l'emplacement même où s'était trouvé le bataillon des grenadiers de Thadden et un bataillon de Wegner. — En cas d'alerte, le bataillon devait occuper les redoutes qui se trouvaient devant lui; le premier bataillon, au contraire, devait descendre la colline pour se déployer sur la droite de la chaussée et y attendre l'ordre de marcher.

Du 19 mai.

A neuf heures et demie, les deux bataillons revin-

rent occuper leur place dans le camp, car on devait célébrer la victoire que les troupes combinées avaient remportée sur les Français dans les Pays-Bas.

Du 20 mai.

Tout reste tranquille dans notre camp. Sur la situation journalière du troisième bataillon de la garde était porté un blessé.

Le 21 mai.

Les trois bataillons qui s'étaient mis en route pour Kaiserlautern reçurent l'ordre de retourner sur leurs pas. — En conséquence, les deux bataillons de la garde durent s'en retourner dans leurs quartiers aussitôt qu'ils seraient relevés. — Mais le matin, sur les sept heures, on apprit que l'ennemi s'approchait en barques sur le Rhin, c'est pourquoi le lieutenant-général comte Kalkreuth fit partir le premier bataillon de la garde pour Bodenheim afin de couvrir le quartier général. — Quand il y fut arrivé, le roi en fit partir les trois premières compagnies pour Laubenheim où elles devaient attendre des ordres ultérieurs; mais on n'en eut pas besoin et elles ne tardèrent pas à être rappelées à Bodenheim. — Dans la nuit et dans la matinée, les Français parvinrent au moyen des grands bateaux de Mayence à opérer un débarquement

dans l'île de Blei, vis-à-vis Gustavsborg; là, ils furent assez heureux pour y trouver beaucoup de broussailles qui les dérobaient à la vue de nos troupes placées dans Gustavsborg. — Entre sept et huit heures, ils s'avancèrent vers la Burger-Au dans trois grands bateaux, leur projet était de débarquer et de marcher sur Gustavsborg; comme le piquet de réserve qui se trouvait en ce lieu n'était pas suffisant pour les repousser, le général-major de Ræder accourut avec des troupes, du camp de Bischofsheim; il parvint heureusement à les rejeter hors de la Burger-Au et nos troupes auraient remporté une bonne victoire si le Rhin ne nous eût pas empêchés d'aller plus loin. — L'ennemi caché dans l'île de Blei était parvenu à y faire transporter une pièce de canon malgré les efforts réitérés de nos batteries. — Nos troupes eurent beaucoup à souffrir des décharges à mitraille de cette pièce. — Le troisième bataillon de la garde y perdit cinq grenadiers qui furent tués; en outre, il y eut quatre officiers, deux sous-officiers et trente-deux hommes blessés, dont quelques-uns fort grièvement. — Les officiers blessés étaient les capitaines de Hessberg, le lieutenant de Zoewadzki, les enseignes de Maltzahn et de Gleisenberg. — Afin de renforcer davantage la position que défendait le corps, on lui adjoignit le premier batail-

lon de Gemmingen et le bataillon des grenadiers de Wolframsdorff. — Le soir le colonel Ruchel fit jeter un pont par nos pontonniers sur la Burger-Au; il le fit fortement occuper et y plaça trois pièces de canons. — Dans la nuit du 22, les Français tentèrent un nouveau débarquement dans la Burger-Au. — Ils arrivèrent dans six grands bateaux munis de forts rebords et essayèrent de sauter à terre en divers endroits; mais ils furent si bien reçus par les nôtres qu'ils se retirèrent en toute hâte. — Ils firent une troisième tentative dans la nuit suivante (du 23), mais toujours avec le même insuccès. — Ils avaient alors trois pièces de canons dans l'île de Blei. — Dans toutes ces affaires, nos pertes ne furent pas extrêmement considérables. — D'après tous les renseignements que nous pûmes recueillir, l'ennemi dut avoir perdu beaucoup d'hommes dans ses trois infructueuses tentatives de débarquement. — En récompense de l'action du 21, on distribua dans le troisième régiment de la garde, l'ordre « *pour le mérite* » au major de Frankenberg, au capitaine de Hessberg, aux lieutenants de Stromberg et de Corswandt.

Du 30 mai.

Les troupes palatines de Bavière entrèrent dans le camp. — Le bataillon de chasseurs releva le troisième bataillon de la garde dans le camp de Bischofsheim-

sur-Mein. — Celui-ci fut cantonné à Laubenheim et Nackenheim; il y avait trois compagnies dans chacun de ces villages.

Pendant tout le temps que ce bataillon était resté dans le camp, il n'avait eu que quatre morts ; mais il y eut 4 officiers, 2 sous-officiers et 38 soldats blessés, dont plusieurs périrent de la suite de ces blessures.

Le 11 juin.

Dans l'après-dinée les trois compagnies du troisième bataillon de la garde, qui, jusque-là étaient restées à Nackenheim, marchèrent sur Ginsheim où elles établirent leur cantonnement afin de mieux protéger le pont du Rhin.

Le 16 juin.

A 4 heures de l'après-midi, le 1^{er} et le 2^e bataillons de la garde reçurent l'ordre de se rendre au camp établi près de Marienborn. Le 1^{er} bataillon attendit le 2^e et le suivit, mais en appuyant sur la gauche. — Pour la garde des magasins, on laissa un officier et trente hommes à Oppenheim. — L'emplacement du camp était en arrière de Marienborn, à-peu-près à mi-côte; l'aile droite s'appuyait à la chaussée du côté de Wintersheim-le-petit. — On dressa les tentes sur deux lignes. — La tente du Roi était au

milieu, dans l'intervalle des deux bataillons. — Comme l'ouverture de la tranchée, qui avait été manquée par le désordre, était de nouveau commandée pour le soir, on donna ordre que, sur le soir, alors qu'il commencerait à faire sombre, les deux bataillons de la garde s'avancassent dans les retranchements, afin de remplacer les bataillons qui étaient de tranchée; le premier bataillon de la garde, avec trois compagnies du premier bataillon de Thadden, les trois autres compagnies à la place du bataillon de grenadier de Wegner; le deuxième bataillon de la garde avec trois compagnies aux postes du premier bataillon de Mansteim et les trois autres compagnies à la place du bataillon de grenadiers de Ferdinand. — Les redoutes et les autres positions que les bataillons avaient occupées antérieurement le furent aussitôt par la garde. — Pour cette nuit, le lieutenant-colonel de Schwerin fut mis à la tête de la brigade du général-major de Mansteim. — Lorsqu'au point du jour, ces bataillons revinrent de la tranchée, ceux de Mansteim retournèrent dans leur camp. — Le troisième bataillon de la garde avait laissé une compagnie à Gursheim, une autre dans le nouveau retranchement et vers dix heures, les quatre autres compagnies avaient occupé la double tenaille de Wachenheim, derrière la Sainte-Croix. — A la pointe du jour, ce bataillon retourna également dans ses quartiers.

Le 17 juin.

Rien de nouveau.

Le 18 juin.

(Jour de la véritable ouverture de la tranchée). Les deux bataillons de la garde furent obligés de sortir du camp à 9 1/2 et d'occuper les positions ci-après qui avaient été laissées à découvert par les bataillons partis pour la tranchée : le premier bataillon de la garde à la place des bataillons de grenadiers de Thadden et de Mansteim, et le deuxième bataillon à celles des deux bataillons de Mansteim et de Wolframsdorff. — Les gardes qui avaient été fournies par ces bataillons furent relevées dans l'après-midi. — Les commandants de nos bataillons eurent besoin de se faire désigner avant le départ, les retranchements et les lignes qu'ils devaient border pendant la nuit. — Le troisième bataillon de la garde reprend la même position que le 16. — A la pointe du jour les bataillons de la garde retournent dans leurs quartiers respectifs.

Dans la suite, on désigna chaque soir au premier et au deuxième bataillon de la garde leurs places d'alarmes pour la nuit, et ils durent aussi relever les gardes de leurs propres bataillons. — On donna égale-

ment l'ordre que dans les camps les hommes restassent habillés toute la nuit.

Du 19 Juin.

Le détachement d'Oppenheim fut relevé par le troisième bataillon de la garde.

Le 20 juin.

On fit divers changements dans la position de l'armée.

Le 27 juin.

Vers le soir arriva l'ordre du lieutenant-général comte Kalkreuth que, s'il s'élevait quelque alarme pendant la nuit, la moitié du régiment eût à se rendre derrière les retranchements n° 2 et 3 du régiment de Pellegrini pour les défendre parce que tout ce régiment était détaché; l'autre moitié devait prendre la place de Wegner. — Aujourd'hui a eu lieu l'attaque des Impériaux sur Weissenau et les retranchements qui sont en arrière. — Dans la nuit il s'éleva sur l'aile gauche des parallèles une fausse alerte qui contraignit le lieutenant-colonel d'Ingersleben à aller occuper

avec le premier bataillon de la garde les emplacements qui avaient été désignés.

Du 2 juillet.

Comme il manquait de travailleurs pour la reconstruction des batteries démontées dans les retranchements d'Albani, etc., le colonel de Ruchel se vit forcé, pour y suppléer d'envoyer un certain nombre d'hommes de son détachement; la sortie de ces troupes du camp en arrière de Gustavsburg nécessita le départ du troisième bataillon de la garde qui reçut à midi l'ordre de partir sur-le-champ pour aller occuper la place des troupes absentes; — c'est pour cela qu'on avait laissé dans ces quartiers les tentes et le reste des équipages. — Les postes ordinaires de Gustavsburg et ceux que les Français avaient depuis peu abandonnés dans les îles du Rhin furent occupés par le bataillon. — Il y resta jusqu'au 4 à trois heures du matin, moment où il fut relevé par les travailleurs qui descendaient la tranchée. — Un homme avait été tué. — Le général-major de Røder resta à Laubenheim.

Le 4 juillet.

Le bataillon retourna dans son ancien quartier.

Le 5 juillet.

Au soir eut lieu l'attaque des redoutes françaises en

arrière de Zahlbach par le général-major de Mansteim qui n'obtint pas le succès dont on s'était flatté. — Le premier et le deuxième bataillon de la garde quittèrent leur camp à neuf heures pour occuper les places d'alarmes qu'on leur avait désignées : le premier bataillon de la garde à la place du premier bataillon de Wegner et des grenadiers de Mansteim, le deuxième à celle des premiers bataillons de Thadden et de Wolframsdorff. — Les deux bataillons restèrent jusqu'à la pointe du jour dans ces positions. — Vers le matin, l'ennemi fit une vigoureuse sortie, en conséquence de laquelle le lieutenant-général comte Kalkreuth ordonna à trois compagnies du premier bataillon de la garde de se porter sur Bretzenheim. — Lorsque l'ennemi fut rentré dans la place, nos deux bataillons s'en retournèrent dans leur camp.

Le 6 juillet.

A la nuit, le général-major de Kleist emporta de nouveau les redoutes occupées par les Français en arrière de Zahlbach, et de suite l'on y travailla à établir une nouvelle parallèle sur le territoire situé de l'autre côté de Zahlbach, à la gauche de la chaussée. — Par mesure de prévoyance, les deux bataillons de la garde reçurent l'ordre de se trouver à neuf heures aux places d'alarmes qui leur avaient été désignées,

savoir : le premier bataillon dans la position des grenadiers et du deuxième bataillon de Wegner ; le deuxième bataillon à celle du régiment de Manstein.

Le 14 juillet.

A neuf heures et demie les bataillons viennent se placer en bataille sur leur front de bandière , pour célébrer la victoire de Condé.

Le 16 juillet.

Le prince Louis-Ferdinand fit, pendant cette nuit, l'attaque des retranchements français qui se trouvaient dans le prolongement des retranchements allemands; ils furent enlevés et rasés afin de pouvoir continuer la deuxième parallèle. — Comme il n'y avait que très peu de bataillons en ligne et qu'ils se trouvaient presque tous en travailleurs dans les tranchées, le premier et le deuxième bataillon de la garde prirent position, le premier en remplacement du premier et du deuxième bataillon de Wegner et des grenadiers de Manstein, le deuxième en remplacement des bataillons manquants dans la brigade du général-major de Manstein.

Le 23 juillet.

Vers les trois heures du matin, le deuxième ba-

taillon de la garde sortit du camp et le troisième de ses quartiers pour s'avancer celui-ci jusqu'à Bernheim, celui-là jusqu'à Alzey. — Le général-major de Røeder les conduisait. — Leur destination était par la route de Kayerslautern afin d'y rejoindre le corps du duc, parce que les ennemis s'avançaient en grande force dans la direction de Landau et dans celle de Carlsberg et que le duc manquait de troupes. — Ce ne fut qu'en route qu'ils surent où on les conduisait. — Vers midi, le commandant d'Oyré de Mayence envoya demander une capitulation par laquelle la garnison eût le départ franc, avec ses armes, deux canons et son bagage. — Mais ils furent obligés de déposer leurs armes et pendant un an et un jour ils ne durent plus porter les armes contre nous ni contre toute autre armée ennemie. -- Leur départ se fit en quatre colonnes et en quatre jours différents. — Dans l'après-midi, vers quatre heures, l'enceinte de la ville et les bâtiments y attendant furent occupés par les troupes combinées. — Nous fîmes notre entrée à Mayence au son de la musique. — Vers cinq heures du soir le premier bataillon de la garde quitta le camp pour s'en venir à Bodenheim, où se tenait encore ce jour-là, le quartier-général.

Le 26 juillet.

Le soir, sur les huit heures, le premier bataillon de la garde quitta Bodenheim, et se rendit par une marche de nuit à ses nouveaux quartiers, en passant par Alzey. — Le quartier-général et trois compagnies furent à Kirchheim-Boland, deux compagnies occupèrent Marnheim, et la sixième Rudersheim; la marche qui nous avait conduit là était forte de 9 à 10 lieues. — Les trois compagnies de Kirchheim y arrivèrent le 27 au matin, environ vers 8 heures.

Le 28 juillet.

On fit séjour.

Le 29 juillet.

Le quartier-général part avec le premier bataillon vers 1 heure de la nuit, se rendant de Grunstadt à Durckheim. — Marche de 8 lieues après laquelle on arriva au lieu indiqué.

Le 6 août.

Le bataillon sortit par la porte de Wachenheim afin de célébrer la prise de Valenciennes.

Le 9 août.

A l'ordre, je reçus le commandement de la division suivante composée de deux brigades.

CHEFS DE BRIGADE. BATAILLONS OU BATTERIES. CANTONNEMENTS.

Le colonel de Goetz.	{	1 ^{er} bataillon de Manstein.	à Forst.
		2 ^e bataillon de Manstein.	à Friedelheim.
		Bataillon de grenadiers de Thadden	à Wachenheim où se trouvait aussi le quartier du colonel de Goetz.
		1 ^{er} bataillon de Thadden	
Le général-major de Manstein.	{	Batterie de mortiers de 10 pouces capitaine Tiemann.	à Wachenheim.
		2 ^e bataillon de Thadden.	à Bas Kirchen.
		Bataillon de grenadiers de Wolframsdorf	à Deidesheim où se trouvait aussi le quartier du général-major de Manstein.
		1 ^{er} bataillon de Wolframsdorf	2 comp. à Kœnigsbarh.
		Batterie de canons de 6, lieutenant Sager	2 comp. à Rupertsberg. à Deidesheim.

En réserve le 1^{er} bataillon de la garde royale.

Le 14 août.

Un officier de l'état-major et un adjudant par bataillon ainsi que tous les fourriers et le peloton d'escorte durent se trouver à Neustadt à neuf heures du matin ; ils y rencontrèrent le major de Pfuel qui leur désigna leurs positions et leurs cantonnements. --

Les officiers de l'état-major eurent ordre de s'en aller le lendemain à cheval à la rencontre de leurs bataillons pour les conduire à leurs places respectives.

Le 15 août.

La brigade du colonel de Goetz s'assemble à Forst, et vers une heure, marche par Winzingen en passant devant Neustadt sur sa nouvelle destination, savoir : les grenadiers, le premier bataillon de Thadden, et deux compagnies du second bataillon de Mansteim, ainsi que la batterie du lieutenant Sager, à Kirrweiler, où se trouvait le quartier du colonel de Goetz; les deux autres compagnies du second bataillon et le bataillon de Mansteim à Venningen. La position de cette brigade était en arrière de Venningen; un bataillon de Kirrweiler avait été désigné comme soutien afin d'être employé suivant les circonstances.

Vers une heure de la nuit, la brigade de Mansteim se rassemble près de Mussbach et marche vers ses nouveaux quartiers, savoir : les grenadiers et le premier bataillon de Wolframsdorff à St.-Martin, où le général-major de Mansteim devait résider; le deuxième bataillon de Thadden et la batterie de mortiers du capitaine Tiemann à Maikammer. Cette brigade n'eut aucune place d'alarme de désignée, mais elle devait servir à observer et défendre les hauteurs.

Le premier bataillon de la garde quitta Durekheim à deux heures, et marcha par Wachenheim, Diedersheim, Forst et Winzingen sur Edenkoben où se trouvait le quartier-général. La position de ce bataillon était en avant d'Edenkoben dans les vignobles.

Tous les bataillons marchèrent vers la droite et passèrent devant Neustadt, et quand chacun fut arrivé dans son camp, avant de les laisser s'établir, on leur fit prendre les « *places d'armes* » afin de se familiariser avec leurs emplacements. — Les batteries se rendirent aux lieux qui leur avaient été désignés et on leur donna des gardes suffisantes, aussi bien qu'aux pièces des bataillons qui furent également mises en positions. — La batterie du lieutenant Heidenreich, qui était à Edenkoben, resta seule en ce lieu dont elle gardait la position.

Le 16 août.

Tous les bataillons se rendirent aux lieux qui leur étaient assignés, en cas d'attaque, afin de se mieux familiariser avec leurs places.

Le 20 août.

A l'ordre, on dicta les dispositions à suivre par les troupes pour se maintenir dans leurs cantonnements.

ou pour se placer en cas d'attaque. Ce qui va suivre regardait spécialement ma division.

« La brigade du général major de Mansteim est
« principalement destinée à défendre les collines.
« 400 hommes de cette brigade seront commandés
« pour camper continuellement sur la colline au pied
« de laquelle est le fortin. Ces 400 hommes fourni-
« ront les postes suivants : 1 sous-officier et 10 hommes
« au fortin, 1 bas-officier et 50 hommes sur les hau-
« teurs à main gauche. Cet officier formera des pe-
« tits postes de sous-officiers à droite et à gauche aux
« points où aboutissent les chemins qui viennent de
« la ferme de Modenbach à travers les hauteurs. Ce
« même officier devra aussi établir une communica-
« tion entre lui et l'officier de la brigade de Thadden
« qui occupe les hauteurs de Pletten. Au moment
« d'une alarme, le fortin sera renforcé d'un officier
« et 30 hommes ; la redoute de 100 hommes ; le poste
« de la hauteur de 200 hommes et il restera encore
« 80 hommes pour soutenir la garnison du fortin.
« Les 200 hommes sur la grande hauteur n'auront pas
« seulement pour mission de défendre le poste, mais
« aussi, et surtout, de protéger de tout leur pouvoir les
« troupes détachées dans les gorges de droite et de
« gauche. Sitôt que l'on verra l'ennemi se diriger
« contre les troupes ainsi postées, un ou deux batail-
« lons de la brigade de Mansteim devront s'y rendre

« et se dirigeront vers le point où le danger semblera
« le plus grand. mais, néanmoins, on devra toujours
« laisser un officier et 50 hommes au moins au châ-
« teau situé près de Saint-Martin. »

Le 21 août.

On donna l'ordre de ce qu'auraient à faire les équipages en cas d'une alerte et des chemins qu'ils auraient à prendre pour arriver au « rendez-vous » général. — Le lieu de rassemblement était la plaine qui se trouve entre Kirrweiler et Diedesfeld.

La brigade du colonel de Goetz reçut dans l'après-midi l'ordre de partir et de se diriger vers Essingen. On y envoyait cette brigade parce que le général Wurmser s'était mis en marche avec la plus grande partie de son corps pour s'avancer sur les lignes de Lauterbourg et de Weissebourg et qu'il n'avait laissé que fort peu de troupes auprès d'Offenbach; ces troupes, commandées, dans l'origine, par le général major prince Furstenberg, le furent, dans la suite, par le feld-maréchal-lieutenant Spleny, — et c'est parce que ce petit corps se trouvait un peu isolé qu'on transféra la brigade du colonel de Goetz à Essingen, ce qui avait l'avantage d'assurer les communications entre les corps. — La brigade s'y rendit le soir vers 10 heures; — la place d'alarme leur était désignée de notre côté,

l'aile gauche appuyée à Essingen et la droite dans la direction de Fischlingen-le-Grand.

Cette dislocation de ma division nécessita un changement de position de notre aile droite qui fut rejetée un peu plus loin, de façon que le 1^{er} bataillon de la garde eut également sa place d'alarme plus en avant dans les vignobles près d'Edesheim.

Le 18 septembre.

Le corps aux ordres du roi se rendit dans le camp établi autour de Landau. — Les fourriers et les gardes-fourriers du 1^{er} bataillon de la garde et des brigades de Goetz et de Mansteim se rassemblèrent à 7 heures près de Bœchingen où le major de Pfuhl, de l'état-major général, leur indiqua leurs emplacements respectifs. — Le 1^{er} bataillon de Thadden de la brigade du colonel de Goetz fut détachée à celle du général-major de Ruchel. — La division qui était sous mon commandement part à 7 heures et marche par le chemin le plus court dans la direction de Bœchingen, pour se rendre delà au camp sous Landau, à l'exception du bataillon des grenadiers de Thadden, dont une compagnie était à Bornheim, une autre à Knœringen et dont les deux autres campaient sur les hauteurs à gauche de la chaussée près de Walsheim; — Dammheim fut observé par un détachement d'arque-

busiers tirés des grenadiers de Thadden, auxquels dans la nuit on crut devoir ajouter un piquet. — La brigade de Goetz avait l'aile gauche vers Nussdorff; le 2^e bataillon de Thadden était sur la gauche de la grande route de Bœchingen à Landau; le régiment de Wolframsdorff à sa droite; et à côté de celui-ci le premier bataillon de la garde à l'exception de la compagnie de grenadiers qui fut détachée à Burrweiler pour couvrir le quartier-général du roi. — Les postes avancés de ces bataillons furent tous placés sur les hauteurs en avant du camp. — Le front de ce camp était pourvu de redoutes où furent établis les pièces des batteries et celles des bataillons. — Devant le 1^{er} bataillon de la garde, la batterie du lieutenant Heidenreich; devant la brigade de Manstein, la batterie de 6 du lieutenant Eickstedt; devant la brigade de Gooetz la batterie de 6 du lieutenant Sager. — Nussdorff fut observé par un détachement de 60 arquebusiers, et, à partir du 19, pendant le jour, par un capitaine avec 100 hommes et 30 arquebusiers, et, pendant la nuit, par le même poste, renforcé de 100 hommes de piquet et mis sous les ordres d'un officier d'état-major. — On commandait tous les soirs des arquebusiers pour renforcer les postes et faire des patrouilles. — La batterie de mortiers du capitaine Tiemann était détachée à la brigade de Thadden.

Le 31 septembre.

Le 1^{er} bataillon de la garde reçoit l'ordre de se déplacer et d'avancer de 4 à 500 pas plus à droite sur les hauteurs.

Le 22 septembre.

Le roi quitte secrètement le quartier-général pour aller assister à l'attaque des camps de Bliescastel et d'Hornbach d'où il continue, par Francfort, son voyage vers ses Etats. — Jusqu'à nouvel ordre, je fus investi du commandement du corps « *d'armée* » rassemblé autour de Landau. — Les troupes étaient à peu près distribuées comme suit : sur l'aile droite des collines, on avait, pour la sûreté générale, établi une compagnie de fusiliers de Renouard à Ramberg, puis une autre à Doernbach ; et, dans ce dernier lieu, se trouvait encore une compagnie de chasseurs-à-pied ; le poste du fortin était occupé par un détachement d'un officier et de 40 hommes de la brigade de Thadden, détachement qui se relevait toutes les 48 heures ; en outre, le fortin était armé par les pièces du 2^e bataillon de Thadden (ce détachement fut maintenu jusqu'après la prise des lignes de Weissembourg). La brigade de Thadden, ainsi que le régiment de Kleist, campait sur les hauteurs entre Frankweiler et

l'église Saint-Jean, les derrières appuyés sur les hautes collines, l'aile gauche (2^e bataillon de Kleist) dans la forêt de châtaigniers de Frankweiler, le flanc droit vers la vallée d'Anweiler était protégé par des retranchements où se trouvait la batterie de mortiers, ainsi que la demi-batterie de 6, capitaine Brockhausen, sous le commandement du lieutenant Boltz. Le général-major de Berch qui se tenait près de cette brigade, habitait la Maison-des-Eurôleurs et le général-major Thadden se trouvait à Frankweiler avec une compagnie de Renouard. Ce bataillon qui, à l'exception de cette compagnie, campait à Walsheim, faisait partie de sa brigade. A Silbeldingen était un détachement de 20 chasseurs et de 10 arquebusiers sous le lieutenant d'Oettingen.

De Frankweiler à Nussdorff étaient à la suite les unes des autres les tentes du 1^{er} bataillon de la garde et des brigades de Manstein et de Goetz. A Böschingen, quartier du prince Louis de Wurtemberg, étaient deux escadrons de hussards de Goltz; deux autres étaient à Flenningen. A Walsheim, une compagnie de fusiliers de Renouard qui établissait les communications entre Nussdorff et la deuxième compagnie de grenadiers de Thadden, à travers les vignobles et qui était sous le commandement du colonel de Goetz. Quatre escadrons des dragons de Bayreuth campaient, le dos appuyé contre Essingen et les deux autres

derrière Bornheim. Au corps détaché sous les ordres du général major de Ruchel et dont le camp commençait au bord de la forêt, appartenant à une division d'Impériaux des bataillons-frontières de la Slavonie , régiment de Brooder, dont les postes , protégés par une redoute , s'étendaient à travers la forêt de Gernersheim et établissaient la communication avec Merlenheim. A Offenbach , quartier du général-major de Ruchel , cantonnaient le 1^{er} bataillon de Thadden et un escadron de hussards de Goltz. Mœrlheim et les moulins de Mœrlheim furent occupés par un bataillon comme postes fort importants. Le village et les moulins avaient été retranchés et dans la suite on les pourvut de blockhaus. A main droite de la route d'Insheim, l'aile droite vers Offenbach, mais un peu en arrière, campaient deux escadrons de Bayreuth, et un peu plus en avant le bataillon des grenadiers de Wegner (maintenant Ruchel); à main gauche de la route, les deux autres bataillons de ce régiment; entre eux les deux derniers escadrons de Bayreuth, et, à l'aile gauche, le bataillon de grenadiers de Mansheim; sur cette même aile gauche, mais en arrière, cinq escadrons de cuirassiers de Weimar; tout le front est couvert de redoutes. A Insheim est une compagnie d'Impériaux du corps-franc de la Servie et à Rohrbach un détachement de cavalerie de toutes armes destiné à entretenir les communications avec le corps

de Wurmser. Les batteries du corps de Rüchel sont la batterie de 6 du lieutenant Brockhausen, la batterie de 6 du lieutenant Plumicke, et la demi-batterie à cheval (capitaine Meyer) du lieutenant Pritzelwitz.

Le 23 septembre.

La compagnie des grenadiers du 1^{er} bataillon de la garde s'avance dans le camp à peu près à 150 pas à main gauche du bataillon, afin de boucher, pour ainsi dire, la trouée qui se trouvait entre ce bataillon et les grenadiers de Wolframsdorff et pour être plus tôt « à portée, » en cas d'attaque, d'occuper la grande redoute d'Heidenreich.

Le 29 septembre.

Le roi quitte Eschweiler, de l'autre côté d'Hornbach, et remet le commandement de l'armée à Son Altesse le duc de Braunschweig.

Le 30 septembre.

A l'ordre, on publia, au nom du roi, ses adieux à toute l'armée, ainsi que ses remerciements pour les services qu'elle lui avait rendus.

Depuis que le corps avait pris possession du camp, on travaillait à deux retranchements ; — l'un d'eux

était situé tout-à-fait à l'extrémité, là où la vallée d'Anweiler se réunit à celle de Ramberg; on profita d'une redoute triangulaire qui s'y trouvait déjà, et dans laquelle on fit postérieurement élever un blockhaus; mais par suite des changements survenus plus tard, elle resta à peu près inutile. — Le deuxième retranchement était établi près de Vogelstock, au point où la vallée d'Eiser s'unit à celle de Ramberg. — Le premier avait pour but de fermer à l'ennemi le passage de la vallée de Ramberg, et de battre par enfilade celle d'Anweiler. — Comme ces deux fortifications étaient assez exposées et n'auraient pu tenir sans soutien, on décida de détacher dans les montagnes le bataillon des grenadiers de Kleist afin de les couvrir; on le plaça partie sur la haute montagne qui en forme la pointe, et au pied de laquelle est la route d'Anweiler, partie en avant, au pied de la colline où la route de Ramberg se sépare de la précédente. — En effet, le bataillon des grenadiers vint prendre ces positions.

Le 5 octobre, dans le camp.

Sur deux points fort importants, indiqués par les ingénieurs, on construisit les redoutes que le bataillon vint occuper, et qui achevèrent de fermer les vallées. — Afin de raccourcir les communications avec

la brigade de Thadden , au cas où le bataillon serait obligé de se retirer sur elle , aussi bien que pour pouvoir amener du canon dans les redoutes , on fit réparer un vieux chemin qui conduit le long des collines.

Le 12 octobre.

Le général de la cavalerie des Impériaux, comte de Wurmser , m'envoya connaissance des dispositions qu'il avait arrêtées pour le 13 , jour où il voulait attaquer les lignes , ainsi que les positions ennemies de Wissembourg à Lauterbourg ; en même temps, il me fit savoir que je pourrais lui être fort utile en faisant une diversion qu'il m'indiqua. — Mais comme cette diversion ne devait consister qu'à occuper la garnison de Landau pour l'empêcher de faire une sortie qui eût pu devenir fort dangereuse pour les Impériaux, nous prîmes la résolution d'envoyer , le jour suivant , au matin , quelques troupes contre cette place avec mission de la bombarder. — En même temps ce désir du général Wurmser fut communiqué au général-major de Rüchel, afin qu'il donnât son avis sur ce qu'il conviendrait de faire, dans le cas où la garnison de Landau tenterait une sortie. — Puis, dans l'hypothèse que le général-major de Rüchel serait obligé de marcher à la rencontre de l'ennemi avec une portion de

ses forces , ou même de se mettre à sa poursuite , on convint que les grenadiers et le 2^e bataillon de Thadden prendraient les armes le 13 , dès 4 heures du matin , pour se trouver prêts à partir en cas de besoin , ainsi que pour marcher sur Offenbach , afin d'en observer le camp.

Le 13 octobre.

A 5 heures du matin , les deux bataillons de Mansheim partent pour couvrir la batterie qui se dirigeait par le chemin encaissé de Nussdorff à Landau ; — ils se partagèrent sur les bords du chemin de chaque côté de la batterie. — Cette batterie se composait de 4 obusiers de 10 et de 2 pièces de 6. — Au point du jour , on commença à jeter des grenades et à tirer à boulets sur la ville ; mais comme l'éloignement était considérable , l'effet produit par les projectiles ne pouvait pas être très grand ; cependant quelques grenades arrivèrent jusque dans la ville , et un plus grand nombre atteignirent les nouveaux ouvrages. — L'ennemi doit avoir perdu 4 ou 5 hommes. — De la citadelle , on répond à notre feu avec beaucoup de vivacité. — Deux de nos bombardiers furent tués. — A 8 heures , nous cessons le feu , et le bataillon retourne dans son camp. — Un détachement reste auprès de la batterie afin de la garder ; celle-ci d'ailleurs ne

tira plus que de temps en temps ; elle resta à la place qu'elle avait occupée jusqu'à ce que le jour fût complètement tombé ; après quoi , elle rejoignit les autres batteries. — Vers une heure de l'après-midi, les vedettes m'avaient fait savoir que l'ennemi, fort de 3 à 4,000 hommes, sortait de Landau par la porte de France, qu'il s'établissait sur les hauteurs de l'autre côté de la ville, et qu'il engageait une canonnade avec les troupes du général-major de Rüchel qui s'était avancé contre lui ; — mais comme tout ce qui précède se rapporte plus spécialement à cet officier général, j'ajouterai ici copie du rapport que lui-même m'a adressé.

« D'après ce qu'ont dit les déserteurs, l'ennemi sortit de Landau fort d'un peu plus de 3,000 hommes, et s'avança sur les hauteurs d'Impflingen où étaient mes vedettes, au moment où je voulais reconnaître la disposition de ses nouvelles grand'gardes. L'ennemi marchait en colonne avec beaucoup d'ordre, précédé d'une avant-garde, suivi d'une arrière-garde et protégé de flanqueurs. Il faisait faire de nombreuses et continuelles patrouilles d'infanterie et de cavalerie dans toutes les directions, faisant tête de colonne tantôt sur Impflingen, tantôt sur mon aile gauche ;

à la fin, il se déploya sur les hauteurs, détacha un bataillon derrière les collines d'Insheim pour y former une embuscade, et ensuite envoya ses tirailleurs contre la chaîne des postes de ma cavalerie, dans le but de couvrir l'établissement d'une batterie, ce qui me décida à faire avancer le bataillon des grenadiers de Manstein, le bataillon des grenadiers de Thadden et trois escadrons, en même temps que je faisais sortir les grand'gardes de l'infanterie pour couvrir le camp.

7 escadrons de l'artillerie à cheval avec 2 obusiers et 3 pièces de 6, mon régiment et les croates s'avancèrent sur Insheim afin d'être « à portée » de l'ennemi, au point où devaient aboutir toutes ses manœuvres. Instruit par nos détachements, par les marches continuelles de nos patrouilles, ainsi que par ce que nous voyions nous-mêmes devant nos yeux, je m'étais décidé à attaquer l'arrière-garde ennemie, s'il avait osé tomber sur les derrières du comte de Wurmser; et, dans ce cas, j'aurais accepté avec reconnaissance les deux bataillons de Votre Altesse Royale, et je les aurais ajoutés à ma réserve sur les hauteurs d'Insheim. La deuxième hypothèse était que l'ennemi m'attaquât moi-même; mais pendant le jour, il eût payé cher cette témérité. De tout cela, l'ennemi ne fit rien; car par cette démonstration, il ne voulait que détourner l'attention du corps d'Offembach, ou dans le cas où la bataille aurait eu des résultats su-

nestes pour le comte de Wurmser, voir s'il n'était pas possible de tirer parti de sa retraite, ne fût-ce que pour ravitailler un peu la ville de Landau. Pendant plusieurs heures, nous restâmes ainsi postés « *de part et d'autre*, » nous bornant à nous canonner mutuellement ; nous n'avons perdu que trois chevaux de l'artillerie à cheval, deux autres appartenant à la cavalerie ont été blessés par des balles. Du côté de l'ennemi, nos tirailleurs ont atteint quelques hommes, et notre artillerie a fait de l'effet aussi bien sur celle de l'ennemi que sur son infanterie. Vers le soir, chacun s'en retourna dans ses quartiers, et pendant la nuit tout resta tranquille. »

Nous reçûmes le soir par le major de Koeckeritz la nouvelle positive de l'heureuse issue de l'attaque des lignes ; l'ennemi, après avoir été obligé d'abandonner toutes les positions, s'était retiré derrière Haguenau.

Le 17 octobre.

A huit heures tous les bataillons viennent se ranger à leur place de bataille pour célébrer la victoire remportée le 13 par les Impériaux.

Le 18 octobre.

Comme toutes les hauteurs étaient abandonnées par l'ennemi, et que de ce côté il n'y avait plus rien à craindre, on y cessa les travaux de fortification. — Deux compagnies de fusiliers de Renouard furent détachées à Albersweiler et la compagnie de chasseurs à pied à Birkweiler. — Cette compagnie fournissait un détachement à Ransbach. — Le bataillon des grenadiers de Kleist rejoignit son ancienne place dans le camp près du régiment.

Le 23 octobre.

La compagnie des fusiliers de Renouard, détachée jusqu'ici à Walsheim, fut transférée à Dammheim afin de faire place au parc d'artillerie.

Comme son altesse ducale croyait que le moment était venu de bombarder Landau (par suite du rapport de nos espions, dont je lui avais donné connaissance) que cette mesure ferait la plus grande impression, on donna ordre de faire avancer toute la grosse artillerie de Mayence, ainsi que les munitions de Lingenfeld. — En même temps le lieutenant Poblitzky, du corps des ingénieurs, eut la mission de faire confectionner les fascines et les gabions, et de les remettre

au dépôt de Nussdorff. — Le général-major de Moller reçut du duc l'ordre de se rendre à ce corps afin de veiller à la livraison de la grosse artillerie et des munitions. — La grosse artillerie de Mayence, sous le commandement du lieutenant-colonel Lentken, et consistant en 6 mortiers de 50 et 14 de 10, et douze pièces de canon dont six de 24 et les six autres de 12, quitta Mayence le 22 et arriva au camp le 25. — Le parc d'artillerie fut établi dans la plaine en arrière de Nussdorff et à droite de Walsheim où le général-major de Moller avait pris son quartier. — L'artillerie occupa en outre trois villages : Walsheim, Knœringen et Roschbach. — La première compagnie de Thadden était également à Knœringen. — Le parc des équipages fut auprès d'Edesheim, et un détachement de mineurs logea dans Hainfeldt.

Le 26 octobre.

On détacha dix chasseurs à pied dans chacun des villages de Nussdorff et de Domheim afin d'y faire des patrouilles.

Le 27 octobre.

Quelques heures avant le point du jour, le camp fut changé comme il suit : le bataillon des grenadiers de

Thadden reçut la place tout à fait au fond du camp, à gauche de Nussdorff. — Le régiment quitte la position qu'il avait occupée jusqu'à ce jour. — Sur l'emplacement abandonné, les trois compagnies de Renouard qui étaient à Frankweiler et à Albersweiler vinrent dresser leurs tentes et durent fournir un poste d'un officier et de trente hommes, afin de procurer des vedettes et de masquer le départ du régiment. — Le bataillon des grenadiers de Kleist prit place à la gauche des grenadiers de Thadden. Le premier bataillon, à la place que les deux compagnies de grenadiers de Thadden avaient abandonnée, et le deuxième bataillon devant Knœringen. — La batterie de mortiers du capitaine Tiemann, ainsi que la batterie du lieutenant Heidenreich, abandonnèrent également leurs postes avant le jour pour rejoindre le parc d'artillerie. — La dernière fut relevée dans la grande redoute par la demi-batterie de six du lieutenant Boltz. (« *Nota bene.* » Relativement aux deux dispositions ci-dessus, aussi bien que pour ce qui est relatif au corps de Rüchel, on trouvera plus de détails à ce jour (1). — Dans l'après midi, sur les quatre heures, une des compagnies de fusiliers de Renouard se rendit d'Albersweiler à Nussdorff. — Vers le soir

(1) Ces dispositions ne se sont pas trouvées.

(Note de la rédaction du *Wochenblatt.*)

la deuxième s'avance vers Siebeldingen, et le détachement du lieutenant Oettinger se rendit à Godramsteim. — Vers les deux heures, toute l'infanterie, y compris le corps de Rüchel (le bataillon de la garde et le bataillon de Renouard exceptés), reçut ordre de fournir 40 travailleurs par compagnie pour le dépôt des matériaux établi à main droite de Nussdorff et destiné à recevoir les outils des prisonniers et les fascines nécessaires pour les travaux. — Tous devaient être en armes et bagages. — Les bataillons de garde étaient le bataillon des grenadiers de Wolframsdorff, le premier bataillon de Mansteim, les grenadiers de Kleist. Ils durent se trouver sous les armes à cinq heures et demie. — Le général-major de Mansteim les commandait, car il était de jour à la tranchée. — Pour réserve, trois compagnies du bataillon de la garde. — Bayreuth donnait non seulement les grand'gardes, mais encore à main gauche de Nussdorff deux piquets chacun de cinquante chevaux. — A six heures, les deux compagnies de fusiliers de Renouard établies à Nussdorff et de Dammheim, durent fournir chacune trois pelotons de vingt hommes dans les vignes situées près de la forêt; lesquels pelotons durent pendant la nuit faire faire des patrouilles par leurs arquebusiers et leurs chasseurs à pied.

Lorsqu'il commença à faire sombre, les travailleurs se mirent en marche sous la conduite des ingénieurs

qui les distribuèrent là où il le fallait. — On ouvrit la tranchée à cinq ou six cents pas de Nussdorff, et on y plaça les batteries numéros 1, 2, 3 et 4. — Les numéros 1 et 2 consistaient chacun en 6 mortiers de 50 et 4 canons de 24; le numéro 3 en 5 mortiers de 10 et 4 obusiers de 10; enfin le numéro 4 également en 5 mortiers de 10 et 4 obusiers de 10. — La tranchée passa droit devant les vignes, l'aile gauche s'inclinait en arrière jusqu'au ravin qui descend près de la ville, l'aile droite également un peu recourbée, de façon que la communication fut tracée sur le sol jusqu'à Nussdorff où était le départ des matériaux. — Sur une hauteur particulière au-delà de ce ravin qui descend près de la ville, et avec l'aile gauche sur la route par où l'on va de Walsheim et de Neustadt à Landau, on établit encore deux batteries, numéros 5 et 6, où l'on plaça, avant la pointe du jour, la batterie de mortiers du capitaine Tiemann, et celle de canons du lieutenant Heidenreich. — Pour protéger ces batteries, on y envoya le bataillon des grenadiers de Kleist. — Les deux autres bataillons de surveillance furent placés durant la nuit sur les flancs du chemin enfoncé qui se trouve en avant de Nussdorff, et le jour ils rentraient dans les tranchées, à droite et à gauche des batteries, le bataillon des grenadiers de Wolframsdorff à gauche, et le 1^{er} bataillon de Mansteim à droite. — On fit amener les pièces des bataillons afin

d'en garnir chaque aile. — La batterie du lieutenant Heidenreich resta pendant la nuit sous la protection de trois compagnies de la garde qui, au point du jour, devaient s'en retourner dans leur camp ; elle était située sur une hauteur qui bat par enfilade tout le ravin qui va jusqu'à Landau, de façon que dans le cas d'une attaque, elle aurait protégée tout le flanc gauche de la tranchée. — Comme l'ennemi ne nous interrompit en rien pendant la nuit, les travailleurs réussirent fort bien leurs ouvrages, de façon que la tranchée fut terminée.

Le 28 octobre, à 3 heures du matin.

Vers les six heures le général-major de Moller me fit savoir que toute l'artillerie était en batterie et prête à ouvrir son feu. — Vers cinq heures du matin, le général-major de Rüchel, avait fait faire une diversion par l'artillerie à cheval de l'autre côté de Landau, ainsi qu'il en avait été convenu entre-nous. — Dès la pointe du jour, il avait établi ses batteries au-delà des moulins de Mœrlheim, et commençait son feu afin d'attirer de son côté l'attention de l'ennemi. — Vers sept heures et demie, nos batteries commencèrent à jouer, aussi bien celles qui étaient établies en avant de Nussdorff que celles qui se trouvaient sur les côtes ; ce fut là, le commencement du bombardement. —

Au point du jour, les pelotons avancés de fusiliers et les piquets de Bayreuth s'étaient retirés sur les postes d'avertissements.

Pendant toute la durée du siège, ils furent chaque fois placés de la sorte. — Pendant tout ce temps aussi, il fallut que les hommes restassent constamment habillés, que les chevaux fussent toujours sellés, de façon à ce qu'on fût toujours prêt à repousser une sortie. — Le bombardement continua pendant tout le jour. — Le soir, quand il commença à faire sombre dans la tranchée, on en releva les gardes. — Le premier bataillon de Wolframsdorff releva ses grenadiers; le second de Manstein, son premier bataillon; et le premier de Kleist, son bataillon de grenadiers; — celui-ci couvrit pendant la nuit les batteries n^{os} 5 et 6 d'où l'artillerie se retirait chaque soir. — Trois compagnies du premier bataillon de la garde vinrent prendre le piquet à la même place qu'hier. — Le colonel de Goetz avait été de jour à la tranchée. — Pendant toute la nuit, on fit faire de nombreuses patrouilles par la cavalerie, les arquebussiers et les chasseurs, afin de pouvoir être promptement averti, au cas où l'ennemi tenterait une sortie. — Pendant le jour, on faisait donner à l'artillerie des travailleurs dont le nombre montait à deux cent cinquante hommes conduits par cinq officiers et douze sous-officiers. — Le feu prit dans la ville en différents

endroits et le bombardement, qui avait cessé vers huit heures du soir, fut repris,

Le 29 octobre.

Après minuit, mais avec plus de vigueur qu'auparavant, et nous pûmes voir qu'il en résultait un incendie très considérable. — A dix heures on cessa de nouveau de tirer parce que je désirais faire encore une fois sommer le commandant de place, à qui j'envoyai un trompette, que le lieutenant de Corswandt, aide-de-camp du général-major de Rûchel accompagna de Queichheim jusqu'aux avant-postes français. Mais le lieutenant qui y commandait, prétextant la défense de recevoir aucune lettre sans la permission du commandant, s'en alla trouver celui-ci et ne tarda pas à revenir avec la réponse qu'on ne recevrait aucun message, il menaça même de faire feu ; le trompette fut donc obligé de s'en retourner. — Dès que le général de Rûchel en fut informé, il fit immédiatement recommencer le bombardement, ce qu'imitèrent toutes les autres batteries. — Dès qu'il commença à faire sombre, on releva les hommes qui étaient dans les tranchées. — Le colonel prince de Hohenlohe était de jour. — Pour la garde des tranchées, il y avait : le deuxième bataillon de Thadden relevant le deuxième de Mansteim ; les grenadiers de Thadden relevant le

premier bataillon de Wolframsdorff et le deuxième de Kleist relevant son premier bataillon. — Le premier bataillon de la garde ne fournit plus que deux compagnies pour le piquet. — Le bombardement fut continué par intervalles pendant toute la nuit.

Le 30 octobre.

Il fut continué pendant toute la journée. — Aujourd'hui on mit pour garde de la tranchée, sous le commandement du colonel de Knobelsdorff, le bataillon des grenadiers de Wolframsdorff, le premier bataillon de Mansteim et le bataillon des grenadiers de Kleist. — Ces bataillons relevèrent les autres aux emplacements qui leur avaient été désignés par avance, et tout resta comme par le passé. — Pendant la nuit on recommença à tirer sur la ville avec beaucoup de vivacité.

31 octobre.

Le feu continua jusqu'au 31, à neuf heures du matin; à ce moment le général-major de Rüchel tenta de nouveau de faire passer une lettre dans la place, mais elle fut refusée comme la précédente. — Les bataillons, dont le tour de garde était arrivé, rele-

vèrent les autres comme à l'ordinaire. — Le général-major de Mansteim était de jour. — Les régiments ne fournirent point de travailleurs pour l'artillerie. — Le feu fut continué jusqu'à huit heures du soir. — Puis les deux compagnies de fusiliers détachées à Nussdorf et à Dammheim reçurent l'ordre de former leurs postes et leurs piquets comme le soir de l'ouverture de la tranchée, et de faire les patrouilles.

Aussitôt que l'artillerie eut cessé son feu, on commença à retirer les pièces des batteries. — Vers dix heures, elles étaient toutes parties. — Quelque temps après, les bataillons qui étaient chargés de protéger les batteries partirent également, ainsi que les deux compagnies de piquet et la garde; la batterie de calibre et toutes les autres qui avaient pour mission de couvrir les postes en firent autant.

Le 1^{er} novembre.

La compagnie de fusiliers occupa pendant le jour les postes habituels dans et devant Nussdorf, jusqu'à ce qu'enfin elle fût relevée dans l'après-midi par les gardes de l'infanterie. — Cette compagnie marcha alors vers Birkweiler. — Quant à la compagnie de chasseurs, à laquelle s'étaient joints les hommes qui avaient été de service avec elle à Nussdorf et à Dammheim, elle se dirigea sur Ransbach. — On envoya

à Ilbesheim un détachement de 20 chasseurs et de 30 fusiliers. — La batterie du lieutenant Heidenreich fut replacée dans la grande redoute, et la demi batterie du lieutenant Boltz, prit position en avant du bataillon des grenadiers de Thadden, endroit où l'on devait élever un nouveau retranchement. — Pendant le bombardement, nos pertes en hommes avaient été : morts, un officier, le lieutenant Boltz de l'artillerie, un bombardier et quatre simples soldats ; blessés, un officier, le capitaine Hüser de l'artillerie, deux sous-officiers, deux bombardiers et vingt-neuf simples soldats.

Le détail de ces pertes se trouvera dans la pièce ci-jointe.

Le 2 novembre.

La compagnie de fusiliers de Dammheim, qui n'était occupée que par un détachement, fut dirigée sur Bornheim. — Deux escadrons de hussards de Goltz, quittèrent Bæchingen et Flemlingen, pour se rendre à Albersweiler ; la compagnie de Renouard vint de Frankweiler à Siebeldingen pour en renforcer les postes.

Le 3 novembre.

Le 1^{er} escadron des hussards marcha d'Albersweiler sur Franckweiler.

Le 4 novembre.

L'artillerie de Mayence et toutes les autres pièces qui] faisaient partie du bombardement, reprirent leur position. — La colonne des équipages du parc fut cantonnée à Düdesfeld. — Le général major de Moller, la batterie de mortiers du capitaine Tiemann et la colonne des travailleurs, se rendirent à Edesheim.

Le 5 novembre.

Comme le duc de Braunschweig s'attendait à être attaqué sur Pirmasens, et qu'il avait besoin, pour en renforcer la position, de la plus grande partie du corps sous les ordres du général major de Kleist, alors à Matschthal, le colonel de Goetz fut obligé de partir à 7 heures du matin avec le régiment de Kleist et la demi-batterie à cheval; ils s'avancèrent jusque dans les environs de Barbelroth.

Le 6 novembre.

Ils arrivèrent jusqu'au delà de Wissembourg, pour

prendre position sur une hauteur qui défendait les gorges de Lembach et de Bodenthal à Wissembourg. — Le colonel prince de Hohenlohe reçut « *ad interim* » le commandement de la brigade autrefois de Goetz, parce que son chef, le général major de Thadden, était malade. — Le bataillon des grenadiers de Thadden, devait fournir le soir un piquet aux vieilles batteries (numéros 5 et 6), afin de pouvoir mieux observer les passages.

Le 11 novembre.

La batterie de mortiers du capitaine Tiemann, fut détachée à Edenkoben.

Comme le temps commençait à se faire mauvais, le duc de Braunschweig s'occupa de faire cantonner les troupes de façon à bloquer Laudauw mieux encore, si cela était possible. — De même, pour rendre à l'ennemi ses approvisionnements encore plus difficiles, on commanda aux villages environnants de retirer leurs blés et leurs bestiaux; — on décida aussi que des troupes légères s'établiraient au-delà de la Queich, pour pouvoir communiquer plus aisément avec le corps du général major de Ruchel; le commandement de ces troupes fut donné au colonel Dehrmann; les instructions qu'il reçut à cet égard se trouveront dans les suppléments.

Le 12 novembre.

C'est d'après les motifs précédents que l'on fit les changements de quartiers et de positions indiqués ci-après : Les quatre escadrons de hussards de Goltz furent placés à Albersweiler, Birkweiler, Eschbach et Gœcklingen. — Le bataillon de Renouard resta avec deux compagnies à Siebeldingen ; deux compagnies vinrent à Leinsweiler et Gœcklingen. — La compagnie de chasseurs resta à Ransbach. — Ces cinq compagnies fournirent un détachement pour Ilbesheim et Mœrzheim, au moyen duquel on entretenait les communications avec le corps de Ruchel. — La division des Slaves releva la compagnie de fusiliers à Bornheim, ainsi que le détachement à Dammheim et conserva en outre ses positions dans la forêt. — En même temps, les six escadrons de dragons de Bayreuth, occupèrent les cantonnements suivants : Un à Gleisweiler, un à Burrweiler, un à Flemlingen, un à Roschbach, deux à Essingen. — Le colonel Dehrmann fut chargé de placer les avant-postes de la cavalerie.

En outre des retranchements fermés, qui étaient terminés depuis longtemps et se trouvaient dans les lignes de l'infanterie, on jugea encore à propos de faire de nouvelles dispositions pour construire un

poste d'hiver. — Dans ce but, on pourvut les redoutes de baraques, que l'on fortifia encore autant que possible, et on travailla en outre à une nouvelle redoute destinée à fermer les passages entre Frankweiler et Siebeldingen; bien plus afin de couvrir les terrains situés à gauche du chemin de Nussdorff à Knæringen, on fit encore trois autres retranchements. — Le poste même de Nussdorff fut renforcé. — Dans ces neuf redoutes, tant vieilles que nouvelles (qui, à partir de ce moment, reçurent toutes des numéros distinctifs, et qui d'ailleurs étaient en état de résister), on distribua,

Le 13 novembre,

les batteries ainsi que l'artillerie régimentaire.

Lorsqu'à 9 heures, la garde montante fut défilée, les bataillons se rendirent dans les cantonnements qui leur avaient été assignés de la manière suivante: Le général major de Manstein, avec les grenadiers et le premier bataillon de Wolframsdorff ainsi que les troupes de la batterie du lieutenant Eickstedt à Franckweiler; quatre compagnies du 1^{er} bataillon de la garde, le 2^{me} bataillon de Thadden et les troupes de la batterie du lieutenant Heidenreich à Bœchingen, où moi-même je pris mon quartier; deux compagnies du 1^{er} bataillon de la garde, à Flemlingen;

le colonel prince de Hohenlohe avec le 1^{er} et le 2nd bataillon de Manstein à Walsheim; le bataillon des grenadiers de Thadden avec les troupes de la batterie de Voss à Knœringen; les troupes de la batterie de Sager, dans les maisons de ce côté-ci de Nussdorf. — Les chevaux et les bagages des bataillons qui ne trouvèrent pas de places dans les quartiers ainsi que les chevaux de l'artillerie, furent cantonnés dans les villages voisins qui se trouvaient en arrière. — Pour la garde des retranchements, chaque bataillon fournit chaque jour un officier, deux sous-officiers et trente hommes, et chaque nuit deux officiers, quatre sous-officiers et quatre-vingts hommes, ainsi que huit arquebusiers pour faire des patrouilles. — Le poste de Nussdorf fut changé, c'est-à-dire qu'au lieu de la garde ordinaire, on y détacha trois compagnies, sous le commandement de l'officier d'état major qui était en même temps de jour; ces compagnies étaient relevées toutes les 48 heures. — Dans chaque bataillon, il fallait que, pendant la nuit, une compagnie restât habillée, et dans chaque escadron, qu'un peloton eût ses chevaux sellés, afin de se trouver prêt sur le champ, en cas d'accident.

— Le corps du général major de Ruchel prit également ses cantonnements et de la manière suivante : à Offenbach, le premier bataillon de Thadden, le premier et le deuxième de Ruchel, un escadron des

hussards de Goltz et le général commandant; à Ottersheim, le bataillon des grenadiers de Ruchel et un escadron des dragons de Bayreuth; — à Rohrbach, le bataillon des grenadiers de Manstein et un escadron de Weimar; ce bataillon fournissait chaque soir un capitaine et cent hommes pour soutien des Serviens à Insheim; — à Insheim, les compagnies du corps-franc des Serviens, qui donnait un détachement pour Impflingen et un autre pour Billigheim; — à Billigheim, un escadron des cuirassiers de Weimar; et à Herxheim trois autres; — à Knittelsheim, un escadron de Bayreuth; — à Essingen un autre, ainsi qu'à Bellheim où se trouvaient de plus les troupes de la grosse artillerie. — Chacun des quatre bataillons de ce corps que j'ai nommés les premiers devaient fournir chaque jour, pour l'occupation des redoutes qui se trouvaient dans la position, un officier, quatre sous-officiers et cent-quatre hommes, et y ajouter la nuit une compagnie d'arquebusiers pour le piquet. — Par le tableau ci-joint de la disposition des cantonnements, on trouvera l'indication plus précise de ces cantonnements, de leurs gardes et de leurs détachements. L'instruction que je donnai moi-même pour toute les gardes, et les dispositions du général major de Ruchel pour le blocus d'hiver de Landau sont contenues dans les suppléments (1).

(1) Ces suppléments ne se sont pas trouvés. (*Note de la rédaction du Wockenblatt.*)

Le 14 novembre.

Les hommes de la demi-batterie de Woss furent détachés à Essingen, parce qu'il manquait de place à Knœringen.

Le 18 novembre.

A neuf heures du matin, tous les bataillons, même ceux du corps de Ruchel, viennent se ranger en bataille sur leurs places d'alarmes pour célébrer la prise de Fort-Louis par les impériaux.

La retraite de Pirmasens, que le corps du prince de Hohenlohe suivit par la vallée d'Anweiler jusque dans les environs de Bergzabern nécessita quelques petits changements, principalement dans les cantonnements de nos troupes légères situés au delà de la Queich ; c'est pourquoi,

Le 25 novembre.

L'on fit partir la compagnie de chasseurs de Ransbach, afin de la porter à Ilbesheim.

Le 26 novembre.

On détacha un escadron de Birkweiler à Siebeldin-

ger, un escadron d'Eschbach à Gœcklingen, et une compagnie des fusiliers de Renouard de Leinsweiler à Ilbesheim.

Aujourd'hui arrive le lieutenant général de Knobelsdorf désigné pour me relever; il établit son quartier à Hainfeldt jusqu'au moment de mon départ.

Le 27 novembre.

Je fis informer le commandant de Landau de mon départ et lui demandai une réponse catégorique sur les propositions qui lui avaient été faites à plusieurs reprises, relativement à la reddition de la forteresse; cette réponse arriva vers le soir, mais mieux encore que les précédentes elle fit voir qu'il n'y avait pas à songer à la reddition de la place.

Le 28 novembre.

Je me mis en route pour me rendre à Berlin.

FIN.



En vente chez le même Éditeur :

Ouvrages nouvellement parus.

- BARRE DUPARCO** (Ed. de la), capitaine du génie, ancien élève de l'Ecole polytechnique. Biographie et maximes de Blaise de Montluc, b. in-8. 1848. 2 fr. 50
- BORMANN**, lieutenant-colonel d'artillerie, attaché à la maison militaire de S. M. le roi des Belges. Expériences sur les Shrapnels. Nouveaux développements sur les résultats obtenus en Belgique. Brochure in-8, avec planches. 1848. 3 fr. 50
- BRADDOCK**, directeur des poudreries anglaises dans les Indes. Mémoire sur la Fabrication de la poudre à canon, traduit de l'anglais, et accompagné de notes et remarques par Gabriel Salvador, capitaine d'artillerie, un vol. in-8.
- BURG**, capitaine d'artillerie et professeur à l'Ecole royale du génie et artillerie de Prusse. Traité du Dessin et lever du matériel de l'artillerie, ou application du dessin géométrique à la représentation graphique des bouches à feu, voitures, machines, etc., en usage dans l'artillerie, 2^e édit. revue et augmentée, traduit par Rieffel, professeur de sciences appliquées à l'Ecole d'artillerie de Vincennes, un vol. in-8 et Atlas in-f^o, 50 fr.
- DOCUMENTS** relatifs aux campagnes en France et sur le Rhin pendant les années 1792 et 1793, tirés des papiers militaires de S. M. le feu roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, traduit de l'allemand par Paul Mérat, lieutenant au 24^e léger. 1 vol. in-8. 1848. 5 fr.
- GRIFFITHS**, capitaine en retraite du corps royal d'artillerie anglaise. Manuel de l'Artilleur anglais, 3^e édit., publiée par ordre du gouvernement, traduit de l'anglais par Rieffel, professeur de sciences appliquées, à l'Ecole d'artillerie de Vincennes. 1 vol. in-8, avec planches. 1848. 12 fr.
- HOMILIUS**, lieutenant-colonel d'artillerie saxonne. Cours sur la construction et la fabrication des armes à feu, traduit de l'allemand par Lenglier, capitaine d'artillerie. 1 volume in-8, avec planches, 1848. 7 fr. 50
- INSCRIPTION MARITIME** (Sur l'), son illégalité, ses vices, et les entraves qu'elle met au développement de la marine marchande et du commerce maritime, par un ancien officier de marine. Broch. in-8. 1848. 2 fr.
- MAUDUIT** (Hippolyte de). Les derniers jours de la grande armée, ou souvenirs, documents et correspondance inédite de Napoléon en 1814 et 1815. 2 vol. in-8, avec carte. 1848. 16 fr.
- MAURICE** (baron P. E. de Sellen), capitaine du génie, ancien élève de l'Ecole polytechnique. Mémoire sur les Angles morts des retranchements de campagne et sur quelques autres points de la fortification passagère. in-8, avec planches. 2 fr. 50 c
- PRÉVAL** (général). Rapports et Discours sur les projets de lois de 1843 et 1847, concernant le recrutement de l'armée. 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.
- RICHARDOT**, lieutenant-colonel d'artillerie. Nouveaux mémoires sur l'Armée française en Egypte et en Syrie, ou la vérité mise au jour sur les principaux faits et événements de cette armée, la statistique du pays, les usages et les mœurs des habitants. 1 vol. in-8, avec plan de la côte d'Aboukir, à la tour des Arabes. 1848. 6 fr.
- SALVADOR** (Gabriel), capitaine d'artillerie. Agitation pour la Défense nationale en Angleterre. 1 vol. in-8. 5 fr.
- SPLINGARD**, capitaine d'artillerie belge. Notice sur une Fusée Shrapnel. Broch. in-8, avec planche. 1848. 2 fr.
- TREADWELL**. Notice succincte sur un canon perfectionné et sur les procédés mécaniques employés à sa fabrication, traduite de l'Anglais par M. Rieffel, professeur de sciences appliquées à l'Ecole d'artillerie de Vincennes. in-8. 2 fr.
- ZASTROW** (de). Histoire de la Fortification permanente ou Manuel des meilleurs systèmes, ou manières de fortification, rédigé d'après les sources, 2^e édition, traduit de l'allemand, par Ed. de La Barre-Duparcq, capitaine du génie, ancien élève de l'Ecole polytechnique. 2 vol. in-8, et atlas in-f^o, 20 fr.



